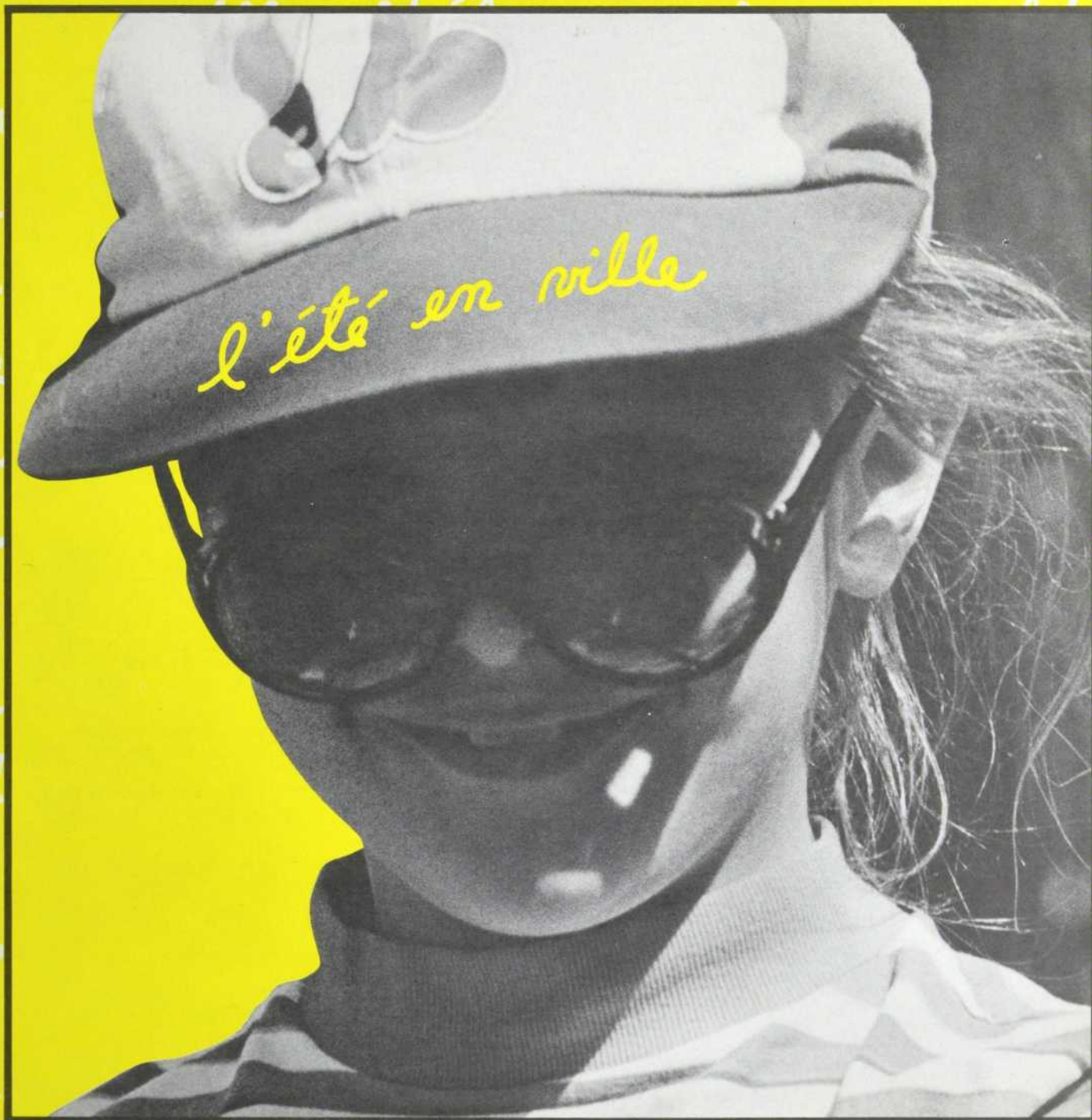


relations

juillet-août 1988 2,50 \$ no 542



« On comprend le peuple russe d'avoir fait la révolution », aurait déclaré Nancy Reagan, sidérée par les trésors accumulés au Palais impérial de Leningrad. Entre les toilettes d'Imelda Marcos et les diamants des tzars... Mais ce qui est important, c'est probablement que Madame Reagan désire comprendre. Tout le monde sait maintenant que son attitude ne peut manquer d'influencer le président des États-Unis.

Il se pourrait bien que la série des « sommets » entre le vieux président et le jeune premier secrétaire symbolise la fin d'un monde : celui de la guerre froide, de l'escalade militaire et de la rivalité quasi religieuse entre l'Est et l'Ouest (pensez à « l'empire du mal »). Il aura fallu que les deux superpuissances s'enlisent tour à tour dans une guerre coloniale, au Vietnam et en Afghanistan. Il aura suffi qu'elles voient le Japon et bientôt la Chine, leurs deux rivaux du Pacifique, les concurrencer, les rattraper.

Mais tandis que les deux premiers mondes se rapprochent, le fossé s'élargit et s'approfondit entre eux et les peuples du Sud, endettés, exploités, affamés, tenus en laisse. On pense naturellement à l'Afrique mais, dans la livraison de mai du *Monde diplomatique*, l'économiste Jacques Chonchol nous fait voir la situation de l'Amérique latine. Dans le Nord-est du Brésil, les nouveau-nés sont atteints de « nanisme nutritionnel » et leur poids se rapproche de celui des pygmées africains. Au Chili, le pourcentage des foyers sous-alimentés est passé de 17 % (en 1970) à 61 % (en 1984). Au Mexique, le taux annuel d'inflation a atteint 99 % en 1982, puis 144 % en 1987 ; la même année, le gouvernement dévaluait le peso de 170 %.

On pense à l'homélie de Jean-Paul II, à Edmonton : « à la lumière des paroles du Christ, c'est ce Sud pauvre qui va juger le Nord riche ». Et on pense à Nancy Reagan, qui devrait peut-être essayer de comprendre une autre révolution.

Albert Beaudry

relations

revue du mois publiée par le Centre justice et foi, sous la responsabilité d'un groupe de membres de la Compagnie de Jésus.

DIRECTEUR
Albert Beaudry

RÉDACTRICE EN CHEF
Gisèle Turcot

SECRÉTAIRE À LA RÉDACTION
Fernand Jutras

COMITÉ DE RÉDACTION
Gregory Baum, André
Beauchamp, Julien Harvey,

Roger Marcotte, François
Morissette, Guy Paiement,
Francine Tardif.

COLLABORATEURS
Michel Beaudin, Renaud Bernardin, Ginette Boyer, Richard Dubois, Yves Lever, Annine Parent-Fortin, Jean Picher, Jacques Racine, Jean-Pierre Richard, Maryse Robert, Jean-Paul Rouleau, Henri Sader.

BUREAUX
8100, boul. St-Laurent
Montréal H2P 2L9
tél.: (514) 387-2541

ABONNEMENTS
Hélène Desmarais

10 numéros (un an): 16,00 \$
(à l'étranger: 20,00 \$)

Les articles de *Relations* sont répertoriés dans *Points de repères* et dans le *Canadian Periodical Index*, publication de Info Globe. Dépôt légal, Bibliothèque nationale du Québec.

ISSN 0034-3781

On peut se procurer le microfilm des années complètes de *Relations* en s'adressant à *University Microfilm*, Ann Arbor Michigan 48106, USA.

Courrier de la deuxième classe. Enregistrement no 0143.

face à l'actualité

L'affaire Noranda □ Assez de guerre en
Éthiopie □ Haute cuisine fiscale □ Critiquer
la dévotion populaire ?

MENSONGE ACIDE ?

difficile dossier que celui des pluies acides. La pollution de l'air en provenance du complexe industriel du Sud des États-Unis prend les grands courants aériens du continent et retombe sous forme de pluies acides. À mesure que le dossier s'épaissit et que la preuve s'accumule, on comprend l'ampleur de la menace qui pèse sur la forêt, les lacs, les villes. Il faut donc que le Gouvernement de Washington mette au pas ses pollueurs puisque la pollution ne s'arrête pas à la frontière. Une bonne entente entre voisins demande un minimum de réciprocité.

Par ailleurs, la source des pluies acides au Québec ne réside pas qu'aux USA. Il en vient de l'Ontario. Il en vient du Québec et, vraiment beaucoup, de la Mine de Noranda. Ni Marcel Léger, ni Adrien Ouellet n'ont pu mettre la compagnie à la raison, le spectre de la fermeture et de 1400 mises à pied pesant trop lourd pour le Gouvernement. Entretemps on négocie.

À la veille de la rencontre Reagan-Mulroney, on a crié victoire. Le Gouvernement du Québec annonce que Noranda va installer une usine d'acide sulfurique à Noranda pour récupérer une partie importante de la pollution que crachent ses cheminées. Une entente a eu lieu entre Noranda, le Québec et le Fédéral. Y a-t-il pour cela une subvention ? Autrement dit, le Québec va-t-il payer pour dépolluer Noranda ou appliquera-t-on le principe pollueur-payeur ? L'industrie veut bien se dépolluer si la collectivité paie. Mais, depuis quinze ans, la communauté internationale soutient qu'en

justice un pollueur doit être tenu responsable de sa pollution.

Le ministre Lincoln annonce donc avec fierté qu'il s'agit non d'une subvention, mais d'un prêt dont les termes et l'esprit satisfont au principe pollueur-payeur. Mais il ne dépose pas le texte de l'entente parce qu'elle contient des éléments confidentiels qui nuiraient à la concurrence si... S'appuyant sur la Loi d'accès à l'information, *Le Devoir* demande copie de l'entente et en obtient une copie épurgée. *Le Devoir* adresse sa requête à la Commission d'accès à l'information. Noranda et le Gouvernement délèguent pour les défendre un régiment d'avocats. C'est l'impasse. *Le Devoir* n'aura pas son document.

Pourtant, malgré tout, par d'autres voies, *Le Devoir* obtient copie intégrale de l'entente. Il s'agit bien d'un prêt. L'analyse poussée de l'entente amène un expert à affirmer que ce prêt permettra à Mine Noranda de profiter d'abattements fiscaux importants, ce qu'elle ne pourrait faire s'il s'agissait d'une subvention. Pressé de questions, le ministre Lincoln refuse de tenir une commission parlementaire et maintient qu'il s'agit d'un prêt qui respecte le principe pollueur-payeur. Mais le lendemain on apprend que, par une autre entente signée, Mine Noranda reconnaît que ce prêt est une subvention et qu'elle renonce à profiter des avantages fiscaux qu'un prêt lui permettrait.

Simple jeu de mots, simple cafouillage ? Hélas, c'est plus complexe. Cinq points doivent être retenus :

a) L'entente du Québec avec Mine Noranda, entente co-signée par le Fédéral, est officiellement un prêt que Noranda

s'engage à considérer comme une subvention. Il serait bien naïf de croire que Mine Noranda ne tirera pas profit du jeu de mots et que dans deux ans, trois ans, à l'abri du public, elle ne profitera pas de cette ambiguïté même. Noranda demeure un énorme pollueur. Noranda s'enrichit et le Québec se détériore pendant que les profiteurs se tapent les bretelles sur des ententes bidons. Quinze ans de tolérance à l'égard de Noranda ont permis des profits à Noranda et des pertes au Québec.

b) Le ministre Lincoln a-t-il délibérément induit l'Assemblée nationale en erreur ? Si on peut le démontrer, l'opposition ne manquera pas de parler de démission. Ce serait peut-être excessif, compte tenu de la remarquable performance du ministre dans la plupart des dossiers de son ministère. Mais il faudra au moins exiger des excuses officielles pour ce manque évident de transparence : la règle de la vérité à l'Assemblée nationale et dans les commissions parlementaires doit être absolue, en régime démocratique.

c) Il faut s'inquiéter de la faiblesse de la Loi sur l'accès à l'information. Lorsqu'il y a des ententes financières entre le Gouvernement et une compagnie sur un programme d'assainissement, toutes les clauses administratives de l'entente doivent être accessibles au public. L'article 118E de la Loi de la qualité de l'environnement doit prévaloir sur les définitions

de la Loi d'accès à l'information. La protection de l'environnement passe obligatoirement par l'accès du public à toute l'information, alors que les intérêts communs de l'industrie et du Gouvernement sont de refiler les coûts de la dépollution à la collectivité ou de remettre cela à plus tard.

d) Il convient de signaler le courage du *Devoir* à scruter un dossier en apparence inoffensif. Pendant plus d'une semaine, *Le Devoir* a tenu la nouvelle à la une, pendant que le journal *La Presse* n'a même pas réussi à en dire un mot. Par bonheur la radio et la télévision ont été plus alertes. En environnement, nous demeurons sous-informés.

e) Enfin, il convient de se réjouir d'un sursaut de conscience chez la personne anonyme, homme ou femme, de Noranda ou du Gouvernement, qui a refilé l'information au *Devoir*. C'est un beau cas où la conscience personnelle doit enfreindre la loi pour sauvegarder la justice. Dans la circulation de l'information, la règle éthique doit être étanche : il n'est pas permis de transmettre une information confidentielle, personnelle ou institutionnelle. Pourtant, quand il devient évident que cette règle de l'étanchéité devient le moyen de contourner la justice, il est réjouissant de voir des gens qui craquent sous la pression et qui, au risque de leur emploi ou de toutes autres tracasseries, redonnent au public son droit. ■

16 mai 1988

Julien Harvey

DÉSERTER POUR LA PAIX

« C' est assez, c'est même déjà trop ». Trop de guerre, trop de souffrance, trop de morts, trop de mutilés, trop d'affamés, trop d'enfants agonisants sur les écrans des télévisions occidentales. Trop de réfugiés, ballotés aux quatre coins du monde. Trop d'affrontements fratricides au nom d'une logique d'État qui n'est pas – et n'a jamais été – celle de la population civile.

Pour transmettre ce message à leurs dirigeants, des milliers de soldats éthiopiens, mobilisés lors de l'offensive d'avril du gouvernement central contre la province « rebelle » d'Érythrée, ont choisi la seule voie qui leur était offerte : ils ont déserté en masse¹, se constituant eux-mêmes prisonniers du Front populaire de libération érythréenne (FPLE).

Même après 27 ans de guerre², de famine, d'exodes, le gouvernement de Mengistu, le DERGUE, répète inlassablement les mêmes formules vides de « défense de l'intégrité territoriale » contre les « rebelles étrangers ». Années après années, il annonce « l'offensive militaire finale », sans jamais parvenir à contrôler le territoire érythréen et sans que l'ensemble de la population éthiopienne n'ait accès à une information correcte sur la situation réelle dans les territoires concernés.

La situation en Érythrée est difficile. La famine, qui a déjà sévèrement frappé en 1984, menace encore. Si le FPLE, qui contrôle quasi tout le territoire à l'exception de la capitale, tente de mettre de l'avant un programme ambitieux de développement, il doit aussi faire face aux offensives militaires du gouvernement éthiopien. Ne disposant que de ressources extrêmement limitées, le FPLE tire donc son pouvoir et sa légitimité du très large soutien de la population érythréenne.

C'est ce que constatent les jeunes soldats éthiopiens quand ils arrivent en Érythrée. Mobilisés pour défendre la « Mère Patrie », ils s'aperçoivent qu'on les a trompés. La génération actuelle de soldats, formés grâce à l'assistance des « pays amis » du bloc soviétique, a maintenant remplacé

celle qu'avaient entraînée les « amis occidentaux ». Mais le mouvement de désertion, déjà amorcé par leurs prédécesseurs, s'amplifie maintenant. Quand les soldats découvrent que c'est à leurs frères, et non pas à des « étrangers », qu'on leur ordonne de s'attaquer, ils désertent.

En se livrant en masse au FPLE, ces jeunes Éthiopiens se condamnent à une vie extrêmement difficile. Ils savent qu'ils ne pourront retourner en Éthiopie sans risquer la peine de mort pour trahison ; ils savent aussi qu'ils ne pourront trouver refuge au Soudan, qui refuse d'accueillir ces anciens militaires. Leur famille n'aura jamais plus de nouvelles d'eux puisque le DERGUE refuse systématiquement d'admettre l'existence de déserteurs ou de prisonniers éthiopiens en Érythrée. Ils savent également que le FPLE, qui manque déjà de ressources pour ses propres troupes, ne peut assurer leur subsistance. Leur seul espoir, c'est l'aide des organisations internationales sollicitée pour eux par le FPLE. Malgré ces perspectives très sombres d'avenir, ils ont choisi de désertir.

Bien plus que leur gouvernement, ces soldats qui refusent la guerre sont la véritable conscience du peuple éthiopien. Ne répondant ni aux visées impérialistes d'Addis Abeba ni aux appels à la confrontation lancés pour des motifs tribaux ou religieux, ces soldats éthiopiens ne font pas qu'épargner aux populations érythréennes des souffrances inutiles. Ils ouvrent aussi une possibilité de changement profond dans leur propre pays et sèment les germes d'un autre type de société éthiopienne.

Leur présence sur le territoire érythréen et leur refus de

1. Selon les estimés de sources fiables, il y aurait au moins 18 000 de ces « déserteurs ».
2. Pour un aperçu historique du conflit Érythrée/Éthiopie, on peut consulter l'article de K. Lévêque, *Relations*, janvier 1983.

participer à une guerre brutale qui s'est toujours faite contre la volonté des peuples érythréen et éthiopien témoignent de la soif profonde d'une paix véritable. C'est là le message

essentiel des représentants des ex-soldats éthiopiens³ qui parcourent actuellement le monde pour rappeler, encore une fois, que la paix est urgente et qu'elle est essentielle à la construction d'un avenir meilleur, en Éthiopie comme en Érythrée. ■

3. Quelques-uns de ces représentants ont visité le Canada au printemps dernier. Ils se sont ensuite rendus aux États-Unis.

Groum Tesfaye et Francine Tardif

LA PART DU LION

Enfin, un bon livre sur la haute cuisine fiscale canadienne¹. Le grand mérite de Linda McQuaig est d'avoir réussi à faire du journalisme d'enquête sur un sujet compliqué et difficile d'accès. Si « les questions de justice sociale sont presque forcément oubliées dans l'avalanche d'opinions spécialisées sur des points de détail », révéler les arcanes de l'impôt n'est pas à la portée du premier venu ; la tâche est encore plus ardue quand il s'agit d'informer le grand public, donc d'intéresser et de vulgariser sans toutefois sombrer dans le simplisme.

Selon les mots mêmes de l'auteure, « ce livre écrit par une profane veut sortir la fiscalité du domaine technique où elle est confinée et la rendre accessible au grand public. Même si les lois fiscales sont nombreuses et complexes, les principes de base de la fiscalité ne le sont pas. Et s'il faut être expert pour en maîtriser tous les détails, tout le monde peut comprendre les principes sous-jacents ». Dans son enquête, Linda McQuaig bénéficiera de la collaboration de plusieurs experts fiscalistes et économistes, qui vont l'aider à débusquer le lièvre. Un lièvre de taille, puisqu'il s'agit du fabuleux marché de la fraude fiscale légale au Canada.

Trois conditions pour avoir accès à ce marché : il faut être riche bien sûr, il faut posséder sa propre entreprise et il faut surtout avoir un bon guide. Malheur à l'imprudent qui s'aventurerait à chercher ce paradis fiscal caché sans le concours d'au moins un de nos 10 000 avocats fiscalistes accrédités !

Cette élite passe très lucrativement son temps à rechercher les failles dans chaque réforme fiscale et à scruter les possibilités de cueillir la manne budgétaire. On aboutit à une perversion du système fiscal canadien, avec pour résultat le déplacement injuste du poids de l'impôt. Ainsi, alors qu'en 1954 Revenu Canada tirait à peu près la moitié de ses recettes de l'impôt sur les corporations, cette part n'est plus que de 20 % en 1987 ; Ottawa est parti chercher son manque à gagner chez les particuliers ; ces derniers assument aujourd'hui 80 % du poids de l'impôt sur le revenu, qui a fini par se transformer en impôt sur la classe moyenne et sur les pauvres. Voilà pour les principes de justice distributive et d'équité.

Du fait des multiples abris fiscaux et exemptions, véritable système d'assistance sociale aux riches, Ottawa permet aux nantis de réduire substantiellement les revenus taxables et les encourage à acquérir un patrimoine financier et immobilier considérable. Ce patrimoine non taxable génère un revenu qui, lui, seul sera imposé. Ainsi, un employé et un rentier qui

ont un revenu identique paieront le même impôt alors que leur richesse est très inégale. Résultat : les taux d'imposition de la richesse réelle au Canada sont parmi les moins élevés du monde occidental et, sur les dix premières fortunes au monde, trois sont canadiennes.

Les 20 % des plus haut salariés polarisent déjà 45 % du revenu national ; mais si l'on se base sur le critère de la richesse, l'on s'aperçoit que 20 % des Canadiens accaparent 68 % de la richesse nationale et les 20 % les plus pauvres, moins de 1 %. Ce sont là les chiffres officiels de 1981. Gageons que l'exemption d'impôt sur les gains en capital, introduite par M. Wilson en 1985 et partiellement supprimée en 1987, n'a pas amélioré les choses pour les 3 950 000 canadiens qui vivent sous le seuil de pauvreté.

Le dollar qu'un spéculateur reçoit d'un gain en capital n'est pas imposé pour encourager « l'investissement et la prise de risque ». Par contre, le dollar que reçoit un mineur pour son travail est taxé, car chacun sait que son métier est de tout repos, n'est-ce pas ? Une analyse intéressante des déboires de la commission Carter (1967) montre comment on avait essayé en vain de rétablir l'équilibre. Pour Carter, la provenance de l'argent importait peu ; ce qui comptait, c'était combien on en recevait. Mais avec une telle philosophie, on ne se fait pas beaucoup d'amis à Bay Street...

« Maintenant il ne s'agit plus que d'un jeu d'argent aux règles compliquées », dira calmement un comptable senior de Toronto. Malade de juridisme et de lobbying, le système fiscal canadien ne respecte plus les deux principes d'équité horizontale et verticale qui doivent caractériser l'impôt. Le premier principe vise à ce que des personnes ayant des situations financières semblables soient soumises à la même pression fiscale ; le second se base sur la progressivité de l'impôt qui fait que, au fur et à mesure que s'accroît leur pouvoir économique, les personnes recevant de gros revenus contribuent pour une plus grande part de l'assiette fiscale. À cela s'ajoutent les bavures d'Ottawa, la défaite des bons réformateurs comme Carter et Mac Eachen, l'influence machiavélique d'un Mickey Cohen, « courtisan dans l'univers sélect de la fiscalité », pour qui il était « psychologiquement important pour le contribuable d'avoir réussi à en soustraire un peu »...

Les corporations (et les individus transformés, grâce au maquillage fiscal, en corporations) ont donc réussi à faire tourner le jeu à leur avantage. Le livre dévoile quelques coups fumeux, comme celui des crédits d'impôt à la recherche : on lira comment quelque 2000 courtiers en valeurs mobilières, avocats et comptables, purent toucher des honoraires de plus de 200 millions de dollars pour avoir su exploiter légalement les points faibles d'un programme et causer une hémorragie de 2,8 milliards en fonds publics. On verra aussi comment, par le biais des reports d'impôts, les corporations

1. Linda McQuaig, *La part du lion. Comment les riches ont réussi à prendre le contrôle du système fiscal canadien*, (traduit de l'anglais), Montréal, Éd. du Roseau, 1987 ; 406 pages.

doivent, sans intérêts, plus de 30 milliards à Ottawa. On s'étonnera à chaque fois des sommes fabuleuses que les abattements fiscaux ont permis de soutirer au fisc : des tours de prestidigitation réalisés par le biais des fondations à but non lucratifs et de leurs experts comptables qui, en quelques passes habiles, feront disparaître l'impôt.

À l'horizon de l'univers fiscal, se profile la nouvelle version du mur des lamentations : le déficit budgétaire. Linda McQuaig s'insurge contre le gouvernement conservateur, accusé d'avoir orchestré un véritable psychodrame visant à faire assumer aux programmes sociaux – et non aux corporations – la responsabilité de ce déficit. Prétextant le retour à la responsabilité fiscale, M. Wilson s'est avéré le champion de « l'extraction » déguisée. Son recours habile et systématique à la désindexation et à l'impôt indirect a surtout pénalisé les

pauvres, les petits contribuables et leurs familles.

Linda McQuaig consacre les deux derniers chapitres de son livre à démolir la mythologie officielle du déficit et à montrer pourquoi la réforme fiscale de juin 1987 est seulement théoriquement sévère à l'égard des riches et des corporations. En maintenant au mieux le statu quo régressif qu'il avait lui-même créé, M. Wilson nous réserve en plus une botte finale : la taxe multistade ou taxe de vente nationale, plus connue sous le nom aseptisé de « taxe sur la valeur ajoutée », qui pénalise surtout les consommateurs moyens et pauvres. Véritable coup de Jarnac, cet impôt est à la fois le plus régressif et, comme l'on peut s'en douter, le plus rentable de tous. ■

Henri Sader

PLAIDOYER POUR LES PETITS

Qui n'a jamais trempé ses doigts dans l'eau bénite avec zèle ? Ou embrassé furtivement une médaille ? Ou allumé un lampion d'une main tremblante d'être exaucé ?... Et pourtant, combien d'entre nous scrutent, le sourcil haut et le verbe guillotinant, la conscience fragile de la dévotion populaire !

Son péché est-il d'être une pratique ambiguë, dont le renouveau liturgique de Vatican II a dévoilé la pauvreté lorsqu'il a branché tous les pratiquants directement sur la Parole de Dieu et sa richesse ? L'inconfort devant la dévotion populaire n'est-il pas plutôt attribuable à l'adjectif « populaire »... Ce mot qui claque comme un coup de fouet dans tous les temples de la culture et de la connaissance ?

En musique, le mélomane même débutant saisit immédiatement la nuance entre un quatuor de Beethoven et une *tone* western. La fougue passionnée du musicien allemand et la somptueuse texture de son traitement des cordes dilatent le coeur dans une mobilité d'émotion extrême. Et pourtant, la foule sera bien plus tendrement émue par le drame qui se joue dans les complaintes western, où amant et maîtresse abandonnés chantent leur détresse sur une ligne mélodique pathétique, dans la pauvreté d'une prose où *quitter* rime avec *pleurer* et *parti-i* avec *fini-i*.

Côté gastronomie, même scénario. Les revenus du sushi et de la nouvelle cuisine, toutes papilles affolées, flirtent d'une fourchette alerte dans les nouveaux restos germanophiles ou néo-papouasiens version new-yorkaise. À la même époque en banlieue, la masse découvre avec enchantement l'exubérance verdoyante et simple des restaurants grecs et l'ingénieuse versatilité des souvlakis.

Cinéma ? Tarkovski livre son testament aux initiés sur une pellicule intense et difficile, pendant que la populace croule de rire avec *Les dieux sont tombés sur la tête*. Et dans le religieux, ce serait différent ? Eh non ! Quelques-uns applaudissent à chaque coup d'épée de Kung, suivent la carrière de Boff avec passion et rêvent des détails de la communauté ecclésiale de l'an 2000. Pendant ce temps, le peuple récite avec ferveur le chapelet à la radio, vibre au marathon de l'amour et économise pour aller à Medjugorje.

Le si grand péché de la dévotion populaire serait-il un problème d'activité symbolique ? Il faut se lever de bonne

heure, pourtant, pour attaquer le religieux sans symbolisme ! Pas besoin de relire Eliade pour savoir que dans toutes les sociétés, sa fonction d'alchimiste est capitale : le symbole transforme un objet ou un acte quelconque en quelque chose d'*autre*. Chapelets, huiles, lampions, eau bénite et médailles, gestes d'orants discrets ou exaltés, en devenant symboliques, incarnent dans leurs précaires limites tout le domaine du sacré et le mettent directement à la portée du premier venu. En les utilisant, M. et Mme Tout-le-monde dépassent leurs petites vies et débarquent dans un univers fabuleux, infiniment plus vaste qu'eux, aux dimensions cosmiques. Pause solitaire dans une existence fragmentée, aller simple vers Dieu.

Rien de condamnable là-dedans, si ce n'est, remarquable les puristes, dans la forme. Trop de merveilleux, dit-on... en oubliant que le merveilleux est aussi vivace que le pissenlit : la tondeuse théologique peut bien le couper, il repoussera toujours. Trop de sensible, grimace-t-on alors... en perdant de vue que s'il est un siècle où la dictature du sensible et du visuel a gagné jusqu'aux derniers retranchements de notre imaginaire, c'est bien le nôtre.

Bien sûr, la foi doit être dépouillée et nue, mais notre maître à tous en la matière, saint Jean de la Croix lui-même, n'a jamais levé le nez sur le chapelet, les pèlerinages et autres dévotions populaires. Oui, il souligne que Dieu mène l'âme de degré en degré jusqu'au plus intérieur, jusqu'à « la substance de l'esprit qui est éloignée de tout sens ». Mais par quel chemin commence-t-il ? Le seul connu de l'âme : le sens. C'est sous l'écorce des choses sensibles que Dieu travaille...

Critiquer la dévotion populaire avant d'y plonger soi-même sans serviette, c'est adopter le regard olympien du cosmographe en orbite, qui *trippe* sur un clair de terre bien éloigné des grenouilles, maringouins, verges d'or, effluves marines et autres coquinerie terrestres. Le « populaire » jaillit en droite ligne du coeur même de ce peuple, qui soupire interminablement derrière les *Ave* et les vieux cantiques, ce coeur qui brûle dans les milliers de petites flammes véhémentes des lampions de nos églises, ce coeur simple des petits pour lequel celui du Christ est toujours ouvert. ■

Camille Bessette

DOSSIER

l'été dans la ville

Paul Hamel



MON PAYS, C'EST...

par Fernand Jutras

Vous aurez facilement deviné qu'à cause des délais exigés par l'édition d'une revue, nos articles sont écrits longtemps d'avance et planifiés plus tôt encore ! Si bien que lorsque nous avons décidé de ce numéro sur l'été, l'hiver se traînait toujours les pieds dans le calcium et les météorologues feuilletaient fébrilement leur dictionnaire de synonymes pour dire le froid qui perdure...

Comme tout le monde, mes collègues du comité de rédaction en avaient assez de la neige, des manteaux, du hockey (déjà !) et de la grisaille. L'idée d'un numéro sur l'été dans la ville ranima nos âmes tristes et rendit tout de suite l'assemblée volubile. Ah ! l'été... Les vacances ! Le soleil ! La chaleur !... Ce qu'on appelle VIVRE, quoi !

Ce mot (sans doute lâché inconsidérément) était de trop ! Me rappelant la pénible atmosphère de buanderie de certaines nuits de l'été montréalais, je me suis permis de bouder.

Mais qui diable nous a mis dans la tête qu'il faille attendre l'été pour vivre ? Serait-ce un effet pervers du vieillissement général de la population : « attendre à l'année longue qu'arrive enfin l'été »... pour réchauffer nos vieux os ? Ou l'insidieuse publicité des clubs Med nous aurait-elle à ce point marqués ? Nos immigrants au sang chaud auraient-ils eu raison de notre résistance de nordiques (pensée parfaitement raciste dont je rougis maintenant) ?

Et puis *vivre*, est-ce vraiment ne rien faire, étendu sur une plage inondée de soleil, le corps bien huilé, avec sa réserve de Diet-7 Up ? Mais c'est que nous avons aussi beaucoup de choses à faire, l'été. Même que certains grands travaux – pas toujours les plus plaisants – s'effectuent uniquement pendant la belle saison : qu'on pense à la démolition méthodique de l'asphalte de nos rues par nos vaillants « entrepreneurs », au gazon à tondre, au chalet de la belle-mère à repeindre...

Oui, bien sûr, la vie est plus facile l'été. Un peu de soleil et de chaleur font du bien autant à notre âme qu'à notre corps. L'été est à prendre comme un cadeau du ciel, tant qu'il passe. Je suis même prêt à admettre qu'il passe trop rapidement.

Mais comme l'affirmait le vieux sage – et j'étais à peine un de ses mots – n'y a-t-il pas une saison pour toute chose ? Est-ce qu'on ne peut pas *vivre* chaque saison et n'est-ce pas une chance d'avoir à vivre différemment chacune ?

Disais-je !

Vivre l'été dans la ville

Mes humeurs passées, et placidement écoutées par les vénérables membres de notre comité, nous nous sommes attelés à la tâche de construire le numéro, distribuant auteurs et sujets.

Qu'Albert Beaudry, jouisseur impénitent de la lecture solitaire, nous décrive le banquet d'été qu'il magasine secrètement chez les libraires d'ici et de Rome... Condamnation au partage de ses trouvailles et confession du petit Bernard Pivot qui sommeille en son âme !

Francine Tardif, notre belle voyageuse d'été, visite toujours plus les gens que les villes où elle passe. Qu'elle nous sorte de ses boîtes à souvenirs quelques bijoux de sagesse, ramassés dans ses périples !

François Morissette, notre cadet, amateur de rock et de bicyclette, rencontre beaucoup de jeunes dans la rue. Il nous renseignera sur ces jeunes d'ailleurs qui « viennent en ville » l'été, pour n'y trouver, souvent, que désillusion et itinérance...

Mais qui nous parlera de la Ville ? Pendant qu'un malin déclame : *Montréal, ô ma ville, tu t'es faite belle...*, Julien Harvey griffonne devant nous.

C'est le plan d'une interview qu'il va réaliser auprès d'un fin connaisseur de Montréal, l'urbaniste Jean-Claude Marsan. Un architecte qui aime notre ville et qui la veut attrayante pour les gens ordinaires, de tous les quartiers.

Ah ! mais gare au piège ! Si nous insistons sur Montréal, il faut aussi parler de...

Qu'un vrai Québécois de Québec, maître de la plume, nous écrive une sorte de nouvelle, genre : *À la recherche de l'été perdu*. Richard Dubois aura donc comme mission (impossible ?) de relier Québec et Montréal, sans tomber dans aucun chauvinisme et sans jamais mentionner ni les Nordiques ni les Canadiens !

Poète à ses heures, André Beauchamp promet de nous tirer de ses grimoires, une page sur la belle saison, quelque chose comme une maison intérieure à visiter...

Théologien et écologiste, il traîne sous le bras le docte volume de Jürgen Moltman, un « traité écologique de la création ». Si le livre est d'accès difficile, il n'est pas sans lien avec l'été. La théologie du repos de Dieu, vous connaissez ? De quoi libérer tous ceux et celles qui pourraient ressentir quelque culpabilité à « tomber en vacances », après des mois de fébrilité (Et puis, il fallait bien mettre dans notre dossier une bouchée plus solide, histoire de sauvegarder la réputation sérieuse de *Relations* !).

Voici que les semaines ont passé. Les pissenlits nous ont envahis (le seul vrai péril jaune). Les auteurs ont livré leur marchandise, la revue est prête à entrer chez l'imprimeur. Pour une fois, c'est un numéro léger que nous vous avons concocté. Un numéro d'été, à siroter doucement, avec un thé glacé.

Et savez-vous ce qui me fait bien plaisir ? Plusieurs de nos auteurs avouent qu'il aime aussi l'hiver... Pensée rafraîchissante pour mes nuits de fin juillet, à Montréal ! ■

Une entrevue de Jean-Claude Marsan

MONTRÉAL 1992... L'ÉTÉ



Service des affaires corporatives - Ville de Montréal

Rue Darlington, à Outremont. L'environnement est réduit à son minimum : une grande boîte à travail, pleine d'étudiants, de papier et d'ordinateurs. Avec une grande cordialité.

REL. *Monsieur Marsan, vous avez beaucoup réfléchi et beaucoup écrit sur Montréal¹. Est-ce parce que pour vous Montréal est une ville-problème, ou parce que tout simplement vous aimez Montréal ?*

J.-C.M. Disons que je suis de cette espèce de personnes qui évitent de voir d'abord les problèmes. Voir d'abord les problèmes nous empêche d'avancer. Je perçois toujours le futur comme quelque chose à réaliser. D'ailleurs, j'ai l'impression que Montréal est une ville où il y a moins de problèmes qu'ailleurs. C'est une ville qui a un grand potentiel. Et ce potentiel, il faut l'actualiser non pas surtout pour cette part de nos concitoyens qui se tirent toujours d'affaires, mais pour les 50 % et un peu

plus qui n'ont pas les mêmes possibilités. C'est envers eux que la ville a un rôle essentiel à jouer. Leur développement, sur le plan collectif, dépend de la qualité de la ville. C'est là que se trouve le potentiel de Montréal. Et c'est là que parler de problèmes risque d'être un constat d'échec, les problèmes devant un écran derrière lequel on se cache.

REL. *Je vous lance tout de suite dans le thème de notre dossier. Que pensez-vous de cette habitude qu'ont les Montréalais et Montréalaises, de se concentrer sur quelques questions graves comme le travail, la compétition, le logement pendant les trois saisons plus rigoureuses, et de garder l'été comme temps d'humanité plus profonde, de communication, et de convivialité ?*

J.-C.M. Je suis d'accord. Surtout que nous avons un été tellement court mais tellement beau. J'ai vécu en Grande-Bretagne et j'ai pu réaliser à quel point nous sommes chanceux. J'ai passé trois ans dans un pays sans saisons, privé au point que je rêvais de l'hiver ! Si bien que nous devrions profiter au maximum de cet été beau et court comme d'un ressourcement. Comme d'une période de récompense.

REL. *Des urbanistes ont écrit que les grandes capitales sont faites pour*

qu'on s'en évade tout l'été. Qu'en dites-vous ?

J.-C.M. C'est vrai de certaines capitales, Paris, par exemple, où c'est devenu une tradition. Mais Montréal n'est pas une ville de ce genre. C'est plutôt notre capitale culturelle, un miroir de nous-mêmes. C'est une métropole de taille moyenne, et Dieu merci ! Avec les avantages d'une métropole, sans les inconvénients. Par ailleurs, j'admets que près de 50 % des gens trouvent bon de s'évader un peu de la ville l'été. Mais pour beaucoup d'autres, il suffit d'une évasion locale quotidienne, en ville même.

REL. *Un urbaniste connu², que vous avez déjà cité, dit que « Montréal nous offre l'image du chaos ». Est-ce exact ? Et si oui, est-ce parce que nous n'avons jamais eu de maîtres tout-puissants comme Napoléon III et son urbaniste Haussmann ? Ou est-ce parce que les « développeurs » et les spéculateurs ont beaucoup de pouvoir ?*

J.-C.M. Ce jugement a été porté dans un contexte précis : celui de la transition entre le Montréal grand village et la naissance de la métropole après 1960, avec l'Expo, le Métro, la fuite vers les banlieues, le percement de nouvelles artères. Si bien qu'à ce moment la cohérence a disparu. Mais nous avons dépassé le stade de ce changement radical et nous avons réparé beaucoup

1. Jean-Claude Marsan, architecte bien connu, est professeur et doyen de la Faculté de l'aménagement à l'Université de Montréal. On verra en particulier son *Montréal en évolution*, Montréal, Fides, 1974.

2. Hans Blumenfeld, voir *Montréal en évolution*, p. 307.

de blessures du tissu urbain. Nous avons aussi dépassé le mythe de la croissance indéfinie. L'objectif de l'an 2000 ne doit pas être sept millions, comme on l'a déjà pensé³, mais bien plutôt de trois à quatre millions. Avec un meilleur souci d'une cité qui demeure « manageable ».

Parc-plage et lieux magiques

REL. *Dans votre discours d'entrée à la Société Royale du Canada⁴, il y a quelques mois, vous avez proposé des projets pour marquer le 350^{ème} anniversaire de la fondation de Montréal, en 1992. En particulier, deux projets : un parc-plage sur le Fleuve, des « lieux magiques » pour chaque quartier. D'abord, la plage : où la placez-vous ? Et faut-il d'abord dépolluer ?*

J.-C.M. Voyons sur la carte. Sur la rive sud du Fleuve. Lors de la construction de la voie maritime, ouverte en 1959, on a dû construire une immense digue de près de 25km de longueur, entre Kahnawaké et l'Île Notre-Dame. Or, les recherches sur le Projet Archipel ont fait découvrir que l'eau polluée, dans cette partie large et courbée du Fleuve, suit la rive droite, en arrière de la digue, alors que les rapides de Lachine et l'eau en avant de la digue sont en pratique sans pollution. Si bien que je propose là une plage de 15km de long. Accessible par Terre des Hommes en métro, avec une navette rapide comme celles qui desservent La Ronde. Et aussi par une navette circulant à partir de la station de métro Lasalle, passant sur l'Île des Soeurs et traversant le Fleuve sur l'estacade en amont du pont Champlain. Il faut naturellement apporter du sable sur cette plage et le protéger contre le courant par des jetées appropriées.

REL. *Prévoyez-vous un développement analogue aux parcs culturels des villes soviétiques ?*

J.-C.M. Oui, mais plutôt léger, avec peu de développement des équipements d'amusement. Demeurer plutôt écologique. Et installer les équipements balnéaires, cabines, etc., sur des quais, comme en Nouvelle-Angleterre. Il y aura énormément de place pour marcher. Et, comme à Stockholm, des usages divers pendant les saisons autres que l'été, pistes cyclables, ou patin, comme à Ottawa. Un lieu de repos et de pique-nique, agréable et économique, pour la famille.

REL. *Et maintenant, les « lieux magiques » ?*

J.-C.M. Chaque quartier devrait posséder des lieux où les gens se reconnaissent. Qu'on soit à NDG ou à St-Henri, ces lieux identifient le quartier. Mais dans la plupart des cas, il manque quelque chose à ces places publiques, à ces lieux magiques. Le 350^{ème} anniversaire est une excellente occasion offerte à la ville de demander aux gens de chaque quartier : « Qu'est-ce que vous souhaiteriez pour améliorer la qualité de votre lieu magique ? ». On le fait actuellement en plusieurs endroits en France, pour le 200^{ème} anniversaire de la Révolution. Et j'ajoute que, dans ma pensée, l'amélioration de la qualité de vie à Montréal ne passe pas d'abord par la centralisation.

Chaque quartier doit créer ses projets. Les planificateurs ne pensent pratiquement jamais à ces besoins, en général parce qu'ils n'habitent pas dans les quartiers qu'ils planifient. Les gens doivent élaborer eux-mêmes les projets, les soumettre ensuite à un comité d'étude de faisabilité, qui évaluera en particulier les coûts⁵, pour qu'ensuite la ville en assume la réalisation. Avec la collaboration financière des divers niveaux de gouvernement, selon les cas. Nos budgets sont limités, au niveau municipal. Mais pour la plage, par exemple, qui sera en territoire fédéral, il est normal que le gouvernement fédéral contribue. Pour les projets de lieux magiques de quartiers, les ministères provinciaux seront normalement intéressés⁶. Monsieur Drapeau, par exemple, avait beaucoup de talent pour nous assurer ce genre de collaborations, sauf que ses entreprises ne profitaient pas toujours aux Montréalais.

REL. *Tout cela est-il compatible avec le Schéma d'aménagement que la Communauté urbaine de Montréal a récemment rendu public ?⁷*

J.-C.M. Sans doute. Un schéma de ce genre est bon. Mais ce n'est pas encore un plan directeur, qui est essentiel à la réalisation des objectifs poursuivis.

Les Îles, la Montagne, le Vieux-Montréal

REL. *Revenant à l'été montréalais, quel rôle attribuez-vous à ce que j'appellerai les grands pôles de l'espace montréalais ? Les Îles de l'Expo, la Mon-*

tagne, le Vieux-Montréal ? Et d'abord l'Expo.

J.-C.M. Je pense qu'on a fait l'erreur de vouloir la perpétuer. Autant c'était un événement extraordinaire en 1967, autant l'intérêt est ensuite allé diminuant. Je suis d'avis qu'il faut refaire un parc avec les Îles, tout en conservant quelques structures permanentes, qui permettraient d'y placer les festivals des cultures, les concerts. Et bien sûr les piscines qui sont déjà là. Mais d'abord retourner les Îles à la nature.

REL. *Et la Montagne ? Doit-elle demeurer ce qu'elle est, pure nature comme au Parc Westmount, nature adoucie par le paysagiste comme au Parc du Mont-Royal ?*

J.-C.M. Il faut d'abord se rappeler que nous avons là un lieu historique. Le même architecte de paysage a créé Central Park à New York et le Parc du Mont-Royal : Frédéric Law Olmsted⁸. Sa conception du parc naturel était de haute qualité : selon lui, le contact avec la nature est essentiel au citoyen, pour le régénérer. Il s'opposait aux aménagements non naturels, comme les escaliers ; il s'opposait aussi à ajouter là des équipements sportifs. Et je crois qu'il avait raison. Montréal a par ailleurs de très bons équipements sportifs, à partir du Parc Olympique, mais ils ne doivent pas empiéter sur la nature. D'autant moins que le transport urbain est bon à Montréal et rend facile l'accès aux sports.

REL. *Montréal vivable l'été suppose qu'on y réalise une vraie fraternité humaine, au-delà de la simple société de consommation. Comment y arriver, sur le terrain de l'urbanisme ?*

3. C'est le chiffre proposé par plusieurs spécialistes montréalais au 22^{ème} congrès international de géographie, tenu à l'Université de Montréal en 1972. Voir Ludger Beauregard, Éd., *Montréal, Guide d'excursion*, Montréal, Presses de l'U. de Montréal, 1972. L'éditeur propose le chiffre de 6.7 millions (p. 193).
4. Le texte est publié dans *Le Devoir* du 17 mars 1988, p. 11.
5. M. Marsan ajoute qu'une Faculté d'aménagement comme celle qu'il dirige pourrait se charger de telles études de faisabilité.
6. Un quartier qui veut se donner un kiosque à musique, par exemple, cherchera la collaboration financière du Ministère des affaires culturelles, etc.
7. Supplément à *La Presse* du 9 avril 1988.
8. Voir *Montréal en évolution*, p. 229-301.



Paul Hamel

Parc Lafontaine. Pour beaucoup de gens, il suffit d'une évasion locale quotidienne, en ville même.

J.-C.M. Nous vivons dans un Montréal de plus en plus multiculturel. Dans ce contexte, nous avons surtout ici deux ressources qui sont communes à tous, que tous aiment, qu'on soit français, anglais ou autre : la Montagne et le Fleuve. Ce sont ces lieux qu'il faut mettre en valeur le plus possible. Le Mont-Royal l'est déjà, le Fleuve doit l'être davantage. Toutes les villes qui ont du caractère, qui savent unir les citoyens au-delà des barrières culturelles, religieuses ou linguistiques, possèdent des richesses de ce genre, des « lieux intégrateurs ». Même sur le plan géologique, avant le plan symbolique, le premier élément qui émerge, c'est la montagne. C'est un lieu mythique. Déjà les Iroquois y enterraient leurs morts. Nous avons continué de le faire. Parce que la montagne est sacrée, pour tous les humains. Et à ce titre, elle est lieu de fraternité.

REL. *Et le Vieux-Montréal ? Est-il le troisième pôle, avec la Montagne et le Fleuve ? Ou est-il trop identifié à l'histoire de la population de vieille souche ?*

J.-C.M. Le Vieux-Montréal est un lieu difficile à qualifier. Il peut même jouer contre la fraternité. Parce qu'il a été mal commercialisé, suscitant même du racisme. Le quartier n'a pas encore trouvé sa vocation. Songez à Boston :

Beacon Hill est un lieu où on se retrouve, où on vient pour être ensemble. Notre Vieux-Montréal n'en est pas encore là.

Une ville qui a un esprit

REL. *Des sociologues et des anthropologues urbains ont décrit l'humain des grandes villes comme peu social, agressif, compétitif par nature ; les Montréalais et Montréalaises sont-ils de ce genre ? Sont-ils à remplacer nos deux solitudes par des solitudes multiples ?*

J.-C.M. Quand on retourne à l'histoire, on voit qu'il est impossible de dissocier la civilisation de la ville. Dans cette perspective, même si la ville est souvent associée à la violence, elle a aussi apporté du bon. Je nous considère comme très chanceux. Nous n'avons que très peu ce problème de violence urbaine que nous devons bien constater ailleurs, quartiers interdits, ghettos, sortie du soir devenue impossible, etc. Nous y échappons jusqu'ici. Et je pense que c'est parce que Montréal est une ville qui a un esprit. On adhère à un « esprit montréalais », qui crée une solidarité. Un peu comme dans

les anciennes cités qui s'identifiaient à une nation.

REL. *Ceci est-il vrai de tous ? Autant des femmes que des hommes, des personnes âgées et des jeunes ? Montréal est-elle une ville pour eux tous et toutes ?*

J.-C.M. Très difficile de répondre. Pour moi, cela est d'abord le défi du foyer, de la famille. La ville est peu capable de remplacer ces valeurs.

REL. *Je soupçonne que la compétition Montréal-Toronto n'est pas une de vos préoccupations ?*

J.-C.M. Non, car c'est souvent une fausse compétition. Mais il reste que la compétition saine est bonne. Toronto nous offre en particulier un défi, celui des équipements culturels de la ville, bibliothèques, musées, salles de concert, etc. Les villes riches peuvent beaucoup investir dans ces domaines. Et ici Montréal pourrait faire mieux. À ce moment, compétitionner sur la grosseur de la ville n'a plus d'intérêt.

REL. *Puis-je risquer en terminant de vous demander si vous passez votre été à Montréal ?*

J.-C.M. La plus grande partie. D'autant plus que mes fils ne peuvent absolument pas manquer le Festival du jazz ! ■

(Propos recueillis par Julien Harvey)

L'ÉTÉ COMME SA MAISON

par André Beauchamp



Paul Hamel

« J'ai bâti ma maison pour y finir mes jours, bien loin, bien loin du monde. » La voix était chaude, chaleureuse, une belle voix du cru comme on a l'impression d'en trouver de moins en moins. Aujourd'hui on chante en criant pour faire comme les chanteurs à la mode. Sans compter que bien peu de gens savent une chanson tout entière.

« J'ai bâti ma maison pour l'avoir tout à moi. Pour elle, pour ma belle. » Quand il chantait sa chanson, on eût dit qu'il cherchait à convaincre une femme de l'assemblée à comprendre le message secret de son cœur, à entrer dans sa maison, à prendre le risque de sa maison pour fuir le monde, construire l'amour, recommencer le monde.

La maison est le paradigme de la vie humaine. Pour nous partager entre l'environnement du dehors, pour nous prémunir du froid, du vent, de la pluie, de la chaleur, des insectes, des prédateurs, des voleurs, nous construisons une maison. Quatre murs, un toit ; en terre, en brique, en neige, en tôle, en bois. Peu importe. Voici le nouvel espace créé, décrété, voici un lieu sacré nouveau, le lieu de mon identité, de mon appartenance. C'est mon ici par rapport à un ailleurs.

Dresser des murs. Définir un espace, prendre racine. Et dès qu'on a fait cela, percer le mur d'une fenêtre. Premier paradoxe. Il faut se couper du dehors, mais un pur dedans serait morbide s'il ne dressait un pont avec le dehors. Un mur, une fenêtre. Simple meurtrière dans la forteresse assiégée, large fenêtre, bay-window dans les villes, jusqu'à ce que les vols trop nombreux

ramènent à la prudence. Mais voilà que la fenêtre qui jette le pont sur le monde du dehors expose le dedans à la menace d'autrui, à son intrusion, à sa curiosité. Il faut donc mettre des rideaux à la fenêtre, défendre la brèche ouverte, la fermer à nouveau, l'atténuer, la protéger : stores, rideaux, draperies.

Quand ment l'été...

En hiver contre le froid, il faut les chassis-doubles. Alors nous fermons les fenêtres à la ronde, vivant au dedans. Quand vient l'été, la double fenêtre fait place à la persienne, ou jalousie, qui laisse passer les odeurs, la musique, l'air, mais non la chaude lumière de l'été. Les fenêtres s'ouvrent et le voisinage reprend son droit.

La maison isole, crée un monde à soi, tout comme dans la maison la chambre personnelle crée un lieu sacré qu'on voudrait inviolable même quand on sait que frères, soeurs, parents, ont accès à nos misérables secrets. La maison n'est que la chambre du village, ou la rue la chambre du quartier et le quartier la chambre de la ville, c'est-à-dire à la fois une coupure et un pont. Même loin du monde, la maison reste reliée, hier par la route, aujourd'hui plus encore par tous les services de la vie urbaine.

S'isoler pour être soi. Se regrouper pour devenir soi. Aussitôt venu l'été, le citadin ouvre encore les portes et les fenêtres de sa maison pour accueillir enfin la lumière, la chaleur, la liberté. Je

ne sais rien de beau comme les commérages de balcon à balcon sur la rue Foucher, la rue Darling, la 13e avenue, dans la chaleur trop lourde de l'été.

Mais à cause même du commérage, je ne sais de besoin plus vif que celui d'enfin quitter ce monde trop exigu pour retrouver la paix. Quitter, fuir la ville. Aller à la campagne dans les bois, partir en voyage, aller ailleurs.

Et se retrouver à 150 kilomètres de Montréal ou de Québec, dans un camp en bois rond, dans un confort douteux, à dresser l'oreille chaque fois qu'un mur craque ou qu'un arbre s'agite sous la force du vent. Être enfin libre, oublié, anonyme. Jusqu'à ce que la parenté trouve la trace et s'amène avec les nouvelles, les jeux, l'ouvrage, l'univers si complexe de toutes leurs relations personnelles.

Fuir la ville pour retrouver la ville. La retrouver en camping, encore plus proche de soi, tapie derrière chaque toile, livrée sans cesse sur la place publique où se trouvent les lieux d'aisance, les services, la page.

Entre la ville et le nomadisme, entre la brique, la tuile et la route, entre l'aisance, la générosité et la liberté du soleil et de la chaleur et la nécessité d'en tirer pleinement profit, l'été est notre paradoxe. Être nordique c'est rêver de l'été, souvent à l'année longue, pour rien, pour pester contre le temps. « Il me semble que la misère serait moins pénible au soleil. »

Habiter son été comme on habite sa maison. Y dresser les murs, y ouvrir de grandes fenêtres. De grandes fenêtres sur les autres, de grandes fenêtres sur l'hiver. ■

CARTES POSTALES

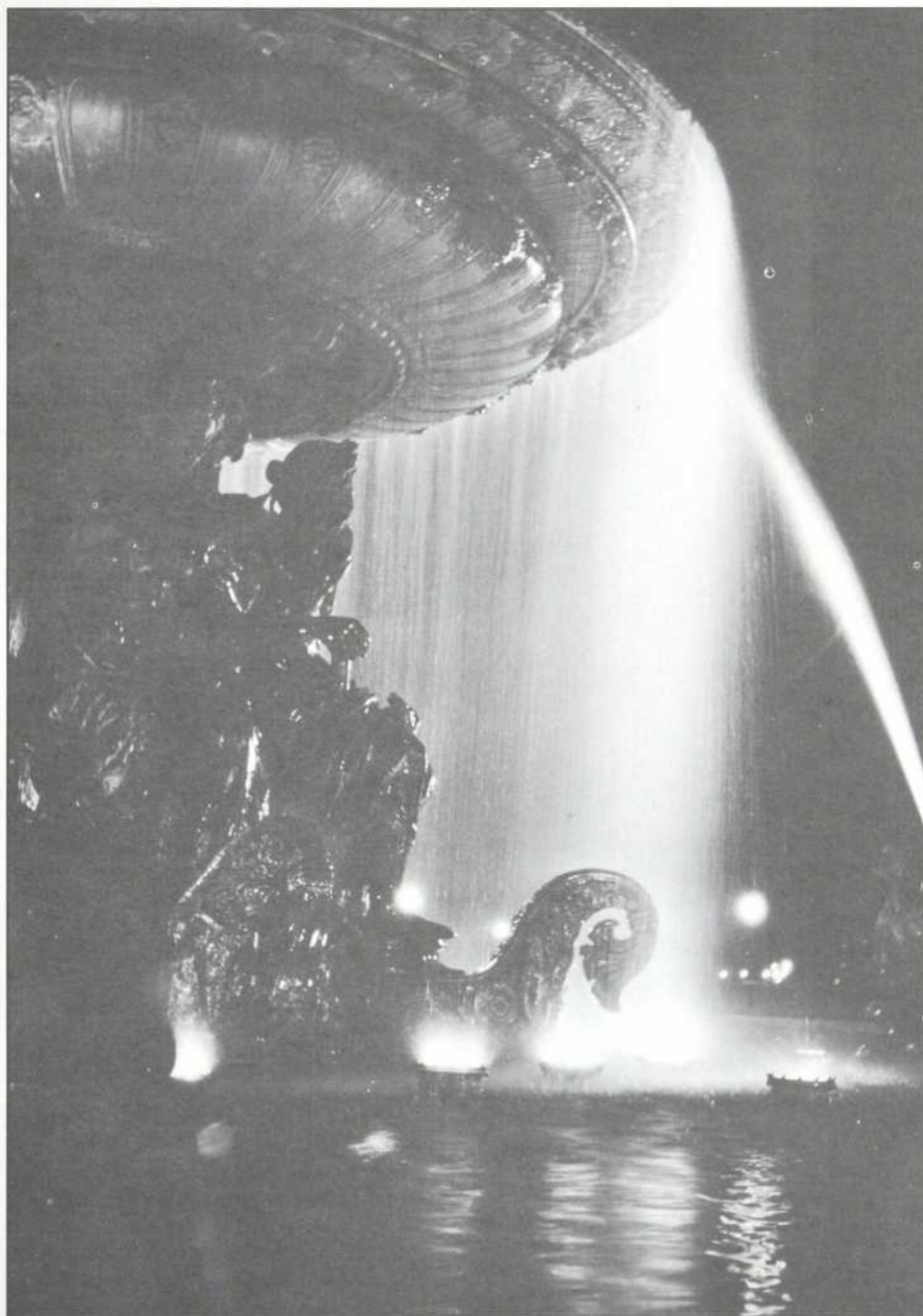
par Francine Tardif

dans un texte extraordinaire, *Poème à la durée*, Peter Handke évoque ces moments particuliers qui n'en finissent plus de survivre au passage du temps. Ces moments qui nous divisent entre l'avant et l'après, et qui nous laissent à la fois transformés et un peu plus nous-mêmes. Il y a toujours un quelque chose de magique dans ces rencontres entre soi et des lieux, des géographies, des états d'âme. Quelque chose de mystérieux dans la façon qu'ont certains êtres de s'imposer à la mémoire et de « durer » longtemps après le départ.

Au fil des étés, guidée par l'amitié, le travail ou le hasard, certaines villes, certains visages, certains moments se sont ainsi gravés dans ma mémoire. Comme c'est souvent le cas, la rencontre de la différence m'a entraînée dans un mouvement de retour sur moi-même, sur notre histoire, sur notre avenir.

Tanzanie...

Les Masais de Tanzanie savent que l'on ne peut rencontrer l'autre qu'en restant fidèle à soi-même. Aussi, ne s'adressent-ils à un étranger que si celui-ci les salue d'abord dans leur langue. Après, et après seulement, acceptent-ils les services de l'interprète et d'éventuels échanges. Cette fière sagesse de nomades a d'autant plus frappée la Québécoise que je suis qu'elle contrastait avec les discours de l'immense majorité des experts, africains ou étrangers, réunis à Arusha pour discuter des problèmes des réfugiés en Afrique. Tous n'évoquaient que la misère, le désespoir, la dépendance des populations africaines déplacées... Les Masais, eux, poursuivaient leur route.



C.F.E.

Tout comme le faisait cette Tanzanienne rencontrée par hasard : curieuse du monde, passionnément attachée à sa communauté, consciente des problèmes énormes de l'Afrique, cette femme n'aurait changé de vie avec personne. L'avenir pouvait paraître sombre, elle le vivrait avec les siens... Cette lucidité ouverte et ce courage tranquille m'ont offert mes plus beaux souvenirs d'Afrique. Une Afrique fière et belle, meurtrie certes, mais néanmoins confiante. Une Afrique trop attachée à la richesse de son passé pour le sacrifier à un avenir occidentalisé.

Pologne..

Même ténacité chez les femmes polonaises qui, avec un courage plus têtu que flamboyant, s'évertuent à tracer d'immenses croix devant les parvis de certaines églises de Varsovie, avec des fleurs coupées, des images de Jean-Paul II, de maigres cierges et quelques symboles de Solidarité. Puis, la journée durant et jusqu'à tard le soir, elles montent la garde devant leur éton-

nante création. La plupart de ces vieilles dames n'accepteraient pas d'être photographiées sur la rue ; pourtant, elles pressent les rares touristes de fixer cette image de leur résistance. Leur manière à elles de narguer les soldats omniprésents. Je ne sais rien de la résistance, sinon ce que ces Polonaises m'en ont montré : on ne résiste pas parce qu'on espère gagner, on résiste parce que c'est la seule chose à faire, pour que la victoire « des autres » ne soit jamais complète. On résiste par fidélité.

Paris...

Hasard ? C'est devant les oeuvres d'un artiste polonais que j'ai ressenti, comme jamais auparavant, toute la force de la création artistique. À Paris, guidée par une femme qui aurait pu être ma mère et que la vie m'a donnée comme amie, les sculptures de Mitoraj m'ont offert des moments de communion extraordinaire. À Paris, plus qu'ailleurs peut-être, on peut palper, sentir, toucher la beauté, la bonté aussi, des oeuvres d'art. L'art devient une réalité

tangible, une possibilité de vivre mieux et plus. À une période charnière de ma vie, marcher en silence dans une ville aussi belle m'a réconciliée.

Et Montréal

De même, c'est en découvrant Montréal avec des amis étrangers que j'ai compris à quel point j'aime cette ville, ma ville. À quel point je me retrouve dans ses rues, ses parcs, sa beauté inégale. Dans ses changements d'humeur, de rythme et de saisons. J'aime ce Montréal, emmitoufflé l'hiver et presque nu l'été. J'aime ce Montréal, encore jeune mais déjà inscrit dans une Histoire. Je l'aime même davantage depuis que je l'ai connu, reconnu, à travers les yeux de la différence.

Probablement n'est-il pas nécessaire d'aller si loin pour découvrir la fierté, la beauté, la tristesse ou la fidélité. Tout cela existe ici. Mais... les voyages de l'été, en plus du reste, m'offrent le plaisir du retour, la joie de revenir chez moi, chez nous. C'est donc à Montréal que je reviens attendre, fébrilement, la venue de l'hiver... ■

BIBLIQUIZ (Le jeu du Nouveau Testament)

Pour apprendre à connaître les lieux, les personnages, les écrits et les coutumes à l'époque de Jésus.

Préparé par des professeures de la CECM, supervisées par une conseillère en éducation chrétienne.

Coût : 25 \$ + taxe et frais d'expédition.

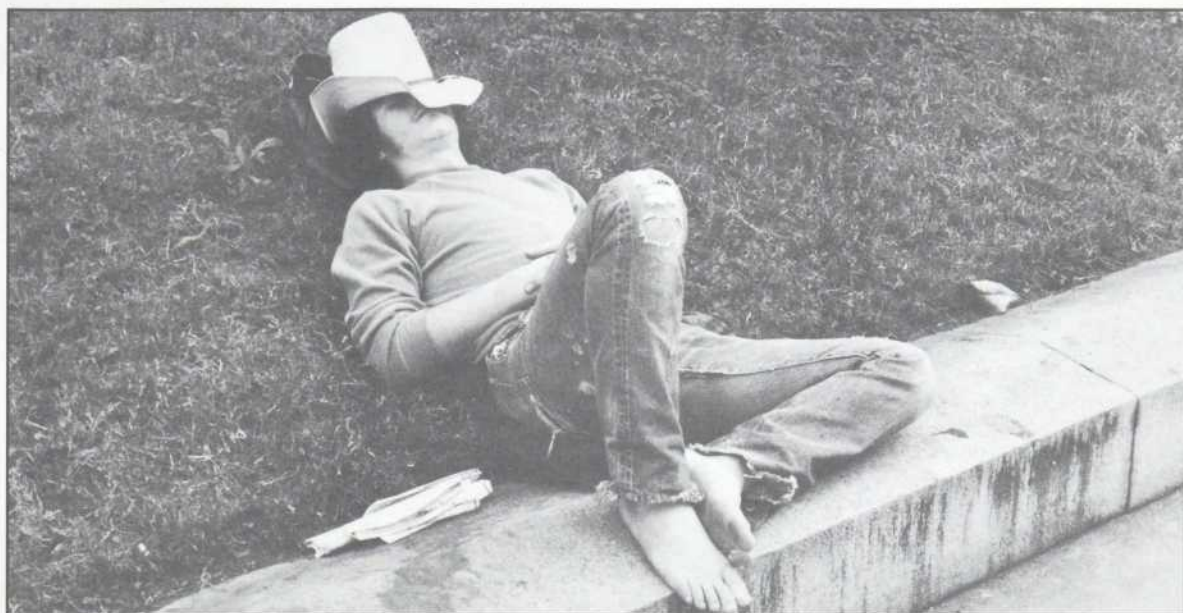
Commandez à

SΘCABI

Société catholique de la Bible, 7400, boul. St-Laurent, Montréal H2R 2Y1, tél.: (514) 274-4381

CROIRE EN SES CHANCES

par François Morissette



Paul Hamel

Si l'été en ville est avant tout une affaire de Montréalais ou de Québécois, nombreux sont les « provinciaux » qui s'exilent vers les grands centres urbains pour la période estivale. Le phénomène apparaît à la fin d'avril, pour durer jusqu'en octobre.

Tous les faits sociaux sont accentués et rendus plus visibles lorsqu'ils sont concentrés dans une grande métropole ; on ne parle plus de vingt, mais bien de plusieurs milliers d'arrivants. Que viennent-ils chercher à Montréal ? Pourquoi ces gens, jeunes pour la plupart, viennent-ils à Montréal durant les mois chauds ?

Autrement dit, pourquoi la grande ville séduit-elle ? Est-ce seulement un autre rêve de la jeunesse ? À mon avis, il y a plus que cela. La métropole offre à l'arrivant un *rythme* qui le fait vivre plus intensément et engendre un nouveau dynamisme. Mais ce dynamisme urbain n'est pas nécessairement synonyme de richesse ou de succès.

Ce rythme *fait croire* qu'il survient toujours quelque chose en ville. Et s'il épeure souvent ceux qui vivent à l'extérieur de la métropole, il essoufle également les nouveaux arrivants, avant de les charmer, encore que certaines personnes ne pourront jamais s'y habituer.

Le rythme de la rue, des commerces et des autres endroits publics *laisse croire* qu'il y a de la place pour chacun

et chacune dans ce monde toujours en mouvement. Mais ce n'est pas parce que beaucoup de choses bougent qu'il y a de la place pour tout le monde dans le partage des richesses, dont la première est le travail.

Trop souvent à tort, on voit la métropole comme cette Babylone fabuleuse, ce Klondike-sur-St-Laurent, où l'argent est vite gagné, où presque tout est possible. D'autant plus que cette idéologie du « possible pour tous » est véhiculée par toute une publicité commerciale et institutionnelle.

Car si presque tout est possible, tout n'est pas possible pour n'importe qui. Ceux pour qui les possibilités économiques de la ville sont le plus facilement accessibles sont précisément ceux qui, en général, quittent Montréal l'été pour aller se reposer dans les Laurentides, l'Estrie ou quelque part hors du Québec.

Si bien qu'on parle souvent de l'exode urbain estival, surtout manifesté par ces embouteillages monstres du week-end, au pont Champlain ou sur l'autoroute des Laurentides. Mais on oublie le mouvement inverse, plus discret, mais perceptible pour qui s'arrête à échanger avec les gens dans les endroits publics, l'été. Un jeune rencontré dans un parc, sur la rue St-Denis ou dans le Vieux-Montréal vous dit qu'il vient de Baie-Comeau, Rouyn ou Thetford Mines...

Mythe et réalité

Que viennent-ils chercher à Montréal et qu'est-ce qu'ils y trouvent réellement ? Il y a le *mythe* et il y a la *réalité*. Le mythe c'est que tous trouveront une place, un lieu d'épanouissement dans la grande métropole. Mythe entretenu par les « oui-dire » d'un copain ou d'un cousin, qui a pu, il y a quelques années, faire un coup d'argent, l'été, à Montréal. Mais la situation a tellement changé depuis 1981-82.

La réalité, c'est que ce sont seulement les plus forts qui trouveront un emploi stable et adéquatement rémunéré. Pour les autres, ce seront les réseaux d'aide d'amis, puis l'itinérance et la désillusion. L'abondance visible pouvait laisser croire qu'on trouverait la sécurité. Si cela est vrai pour certains, nombreux sont ceux qui réalisent bientôt que l'anonymat urbain, surtout vécu temporairement, ne remplace pas les réseaux de solidarité qu'ils avaient dans leur patelin.

Même si Montréal n'est pas finalement cette richesse au bout des doigts, son pouvoir de séduction demeure. Et il suffit à engendrer un mouvement de population vers la métropole l'été. Mouvement qui n'est ni nouveau ni unique, mais qui fait partie de cette vie estivale où bouillonnent tant de cultures. ■

Impossibilité de reculer ou Problématique de Via Rail

(Mon héros est anonyme. Il va bientôt ressembler à la route 20, ou à Pierre Lalonde. Ce n'est pas de sa faute. Il va connaître une journée de type Yvan Dennissovitch, espérant qu'elle ne durera pas toute une saison de sa vie d'Emmanuel...)

4h50 du matin.

On dirait un homme saoul. Vidé. Vanné. Mais non : ce sont les traverses, inégales.

L'inconnu s'engage sur la voie ferrée.

L'aube, blafarde, perce difficilement la couche toxique au-dessus de Québec, la mégalopole.

L'homme a ralenti, s'arrête, puis regarde au loin.

4h52. Son oeil, à la fois fou et décidé, est du type Paris-Texas, quand le héros aperçoit le faucon dont le champ de vision est traversé au même moment par le voyageur égaré à l'oeil fou et inflexible à l'heure du lunch.

Un klaxon déchire l'air de la grande cité endormie.

L'homme s'est retourné, admirant un bref instant la puissante locomotive quittant Québec, sa ville, cité sulfureuse, et brûlant de s'enfoncer dans la plaine infinie.

Il essuie furtivement une larme en lisant L.R.C. (Lent, Rempli au quart, Confortable) et le flamboyant VIA sur le flanc argenté au bolide qui s'ébranle, et bientôt s'évanouit dans le lointain.

Il marchera, comme ça, une bonne heure, cueillant un brin d'herbe, s'arrêtant ici et là pour aspirer l'air un peu plus frais du matin, oubliant de regarder devant lui, le téméraire !

Car là-bas, au tournant, un point noir, d'abord minuscule, a grossi. Grossi. L'homme perdu dans ses pensées n'entend rien, marche toujours, inconscient du danger qui pointe. Le point minuscule est maintenant un GROS point ! Puis, soudain, on entend Bing ! et Aouch ! : sa tête vient de heurter la passerelle du wagon de queue du L.R.C. en panne quelque part entre Québec et Sainte-Foy.

Sa détresse ne l'empêche pas de lancer un beau « Salut ! » aux passagers abrutis, affalés à leur fenêtre ; quant à lui, il décide de reprendre sa marche folle et périlleuse sur la voie ferrée vers la grande banlieue occidentale de Québec.

6h15 du matin. L'homme est assis, les jambes ballantes, sur le remblai de ciment surplombant la voie à la hauteur de la Gare de Sainte-Foy. Il pense.



En panne, quelque part entre Québec et Sainte-Foy...

Soudain, un klaxon victorieux déchire l'air : le brave L.R.C. à destination de Montréal entre en gare avec seulement une demi-heure de retard !

6h35. L'homme, songeur, lance un autre beau, triste, humain, et vigoureux « Salut ! » aux passagers hébétés de VIA RAIL bientôt lancés à des vitesses folles vers Montréal, l'espace, la campagne...

12h50. L'homme a marché, marché, suivant la voie ferrée. Il est maintenant couvert de poussières. La chaleur est écrasante au-dessus de l'aéroport de Québec : 12 degrés celcius !

L'homme, déchiré entre l'amour de Québec et la nostalgie de Montréal, rêve...

Ha ! Québec...

Il est malheureux, pense-t-il, que le Montréalais typique soit si historiquement injuste envers la belle ville municipale de Québec (V.M.Q.), son Château,

son Beaugarte, son beau Maire, sa rue Saint-Jean, ses promoteurs, son Vieux-Port flambant neuf, ses beaux cuirs, ses concours de chandails mouillés, ses fonctionnaires, les salivantes secrétaires du « G » puis du « H », et sa vingtaine de communautés ethniques (de 3 membres chacune). Québec est une vraie ville « hot » avec des vraies nuits fraîches, et des simili-poulets toujours en alerte, rendus aux gencives tellement ils sont toujours sur les dents jusque à onze heures du soir (après, ils dorment, les braves, car on le sait, à Québec, c'est dans les caves que ça se passe !).

Québec n'a besoin de rien. Québec a sa Grande Allée, où des belles de nuit, entièrement nues (imaginez !) sous un cliquetis de bagues, de colliers, de bracelets et de paillettes vont, viennent, entre clients et coups de langues aguicheurs, parler du beau linge qu'elles avaient hier !

Et puis tous ces beaux jeunes hommes à la voix de fausset qui nous sussurent, jolie tape à l'appui, les charmes de l'Orient, les beaux vêtements de là-bas, les MEXX de là-bas, les Naf Naf de là-bas, les Robichaud

bientôt de là-bas, Ah ! Gai-bec...

Et puis, Québec, c'est tout ! Une faune bigarrée, le « fog », les P.M.E. de la Basse Ville, la Centrale de Police de la Basse Ville, les incendies de la Basse Ville, le Mail St-Roch. Oh ! les beaux sujets de maîtrise pour la faune intellectuelle de la Haute, Haute Ville, ses beaux cuirs, ses profs, débordés par l'étudiante et les travaux de vacances, les belles salariant au sein du Conseil des Statues de la Femme, leurs thèses inachevées promenées de Cafés en Cafés, pour rumeurs et séductions...

Québec, son quartier Saint-Jean-Baptiste, sa réserve faunique (St-Jean, Dufferin, St-Gabriel, Claire Fontaine) dont la pratique tribale dominante consiste à transformer en coop tout ce qui bouge : bouffe, logements, chats, garderies, assurances et frais funéraires ! Ah ! Québec !

Notre héros contemple un instant le spectacle grandiose qu'offre l'aéroport international de Québec : ses hangars, vides, sa piste, silencieuse ; une forêt d'hélices scintillant au soleil, n'attendant que la magie du doigt de l'Homme sur le Bouton du Progrès, Ahhh ! Déjà, en bout de piste s'offre à ses regards ébahis la puissante et soufflante structure d'un hyper DC-3, crachant des flammes de tous ses orifices et n'attendant qu'un « Roger 5 sur 5 » pour s'élaner, déchirer l'air et dévorer l'espace ! Aaaahhh !

Ha ! Montréal...

Mais notre homme, divisé en lui-même, rêve toujours de Montréal... Ira ?

Ira pas ? Il imagine son arrivée à Berri-de-Montigny, le choc culturel : les langues étrangères, la clameur antique des chauffeurs de taxi antillais, et la gueule, unique, des blancs préposés à l'accueil de la Compagnie VOYAGEUR...

MONTRÉAL ! Le joli marron de ses espaces verts ! La quiétude, on pourrait presque dire le recueillement du quartier Rosemont, à peine troublé aux heures par le discret cahotement de l'autobus numéro 27 ! Montréal ! Son Café Chéri, oasis obligée des affalés du Café Krieghoff, ahuris de la vie de fou, sur béton et bitume, qu'ils mènent à Québec, ville dingue !

Montréal ! Le grillon des voitures ! Les écureuils de la Montagne ! Le Joseph de l'Oratoire ! Les nombreux vélos, leur Drome ; la paix, l'air presque pur, sauf dans un rayon d'une dizaine de kilomètres des raffineries de l'Est – le silence de l'Est... Il faut VOIR Montréal ! Voir sous les apparences, sous l'énervement apparent des rapports humains, sous la violence du jeune homme arborant un T-shirt *Les demoiselles de Fer* qui vient d'arracher d'un coup de pied le portillon de l'autobus 245 ! Voir, et comprendre, partout éparse, la puissante sérénité des bovidés !.....

Et puis tout le reste, SAM, l'Homme aux Records ; les madames pincées de la rue Laurier dénonçant vivement à la ronde et à la vache-comme-je-te-pousse l'invasion des immigrants ; la « Main... » Ah ! si Baudelaire avait vu le LUX, le calme, le BUSINESS, la volupté de tout cela, partout étale, librement monnayée. La « Main ! », sa bonne odeur de bouffe, d'Ozone et de muguet ! AAhhh !

Demain

Il est 23h50.

La chaleur est étouffante, le silence mortel, dans le gigantesque blockhaus de la Gare vide et Intermodale de Québec.

La mégalopole dort. Pas un chat en vue.

Seulement un balayeur impatienté.

Par les immenses baies vitrées de l'endroit déserté, notre héros contemple l'effervescence nocturne : le néon bleu de la taverne Bellay, l'autre, éteint, du Mobilier International, et un troisième, celui d'une Reine de la Patate qui ne désemplit pas – sauf à cette heure-ci. Le vrai, l'horrible désespoir urbain, songe-t-il soudain : il vient de se prendre la tête à deux mains ; il souhaiterait à ce moment précis être situé sous l'enfer d'une rame de métro aérien, question de se faire penser à Marlon Brando dans le *Dernier Tango à Paris*, juste après le générique et un peu avant l'épisode du produit laitier dans l'appartement crasseux du Quinzième...

Mais sa décision est prise, même sans métro !

Même si son frigo est vide !

IL PARTIRA !

Oui ! Demain sera le grand jour !

Demain, notre héros criera : À NOUS DEUX, MONTRÉAL !

Demain, notre héros (mais à quoi bon nous masquer plus longtemps la véritable identité de l'inconnu sans métro ni faucon ni piscine ni balcon...) demain, dis-je, j'irai à Montréal, m'ennuierai de Québec, songerai à Montréal, reviendrai à Québec, irai, reviendrai, en quête d'une Ville, un jour ; de l'ÉTÉ, toujours ! ■



Paul Hamel

À propos d'un livre de Jürgen Moltmann

LE REPOS DE DIEU

par André Beauchamp

Ya-t-il un sens à la vie ? Quels rôles ou fonctions l'être humain peut-il occuper dans l'univers, comment pouvons-nous nous situer dans l'infini de l'espace et du temps ? S'agit-il là de questions vaines, futiles, simples jeux d'imagination, erreurs de perspective ? Ou vaut-il la peine d'essayer de répondre ?

Tant de réponses me semblent possibles. Les réponses simples et catégoriques de l'athéisme clos : l'être humain n'est qu'un accident absurde dans une histoire absurde. Les réponses naïves de la religion naïve : tout est providence personnelle. Entre ces deux réponses fermées il y a tout l'espace des fenêtres ouvertes qui prennent acte de la complexité du monde, du tragique et du désir de l'aventure humaine pour évoquer autre chose. Il est l'heure de s'enivrer, reprend Hubert Reeves après Beaudelaire. « Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu : à votre guise. Mais enivrez-vous ! »

Il faut rendre un très grand hommage à Jürgen Moltmann d'avoir osé aborder cette question par le fond, dans un livre intitulé : *Dieu dans la création. Traité écologique de la création* (Paris, Cerf, 1988, coll. Cogitatio fidei 140, 419 pages).

Entendons-nous : il ne s'agit pas d'un traité d'écologie, ni d'un traité théologique sur l'écologie, même si manifestement la crise écologique a forcé le théologien à reprendre la question d'une manière entièrement nouvelle. Il s'agit carrément d'un traité de la création au sens scolastique du terme. Oeuvre austère, parfois aride, destinée principalement à des théologiens de métier. Mais la beauté et la force de l'oeuvre sont d'aborder les vraies questions amplement, courageusement et de s'expliquer sur la représentation de Dieu qui anime le croyant quand il dit que Dieu crée le monde, sur la représentation de l'être humain quand on affirme qu'il est créé par Dieu à son image, et sur la représentation du monde quand on croit au salut offert par Jésus Christ.

Relecture de la création

Le point de départ existentiel de l'ouvrage me semble venir de la constatation de l'échec radical de notre société, lorsqu'elle fait face à la crise écologique. On ne peut plus parler d'un accident de parcours, d'une mauvaise période dont quelque science ou technique pourrait nous délivrer, mais d'une crise fondamentale qui met en cause la civilisation elle-même. « Le progrès n'est plus une expression de l'espoir comme au XIXe siècle, mais une fatalité à laquelle se sentent condamnés les hommes dans les États industrialisés. (...) Même si l'on pense que l'humanité découvrira de nouvelles sources d'énergie et produira de nouveaux aliments grâce aux techniques génétiques, cette course conduira à la crise globale si la démesure de la

demande se maintient » (p. 46). « Localiser à nouveau le monde de l'homme dans l'histoire de la nature et redécouvrir la nature dans l'existence corporelle ne sont plus des fruits romantiques hors de la responsabilité échue à l'homme par la puissance qu'il a acquise, mais signifie la découverte des dimensions opprimées et refoulées de la vie et le dépassement, à partir d'elles, des éléments inhumains et antinaturels du monde moderne » (p. 75).

C'est à la lumière de ce verdict que le théologien s'impose une relecture de la création. La démarche n'est pas d'abord philosophique mais carrément théologique, c'est-à-dire qu'elle prend d'abord racine dans l'expérience chrétienne et la révélation que Dieu fait de lui-même. On sait que la crise écolo-



Paul Hamel

gique a pris racine dans les pays à culture chrétienne, comme si la foi chrétienne avait légitimé la violence de l'intervention humaine sur la nature. Le texte supposément fondateur de cette attitude serait celui de la Genèse 1,28 : « Soyez féconds et multipliez-vous et soumettez-vous la terre ». Moltmann signale d'abord que ce texte est vieux de trois mille ans et que « le développement de la civilisation technique n'a commencé en Europe qu'il y a quatre cents ans » (p. 43). C'est à ce moment-là qu'on a pensé Dieu comme le pouvoir suprême, plutôt que comme l'amour, par exemple, et qu'en se modelant sur une image durcie de Dieu, l'être humain s'est justifié de se conduire en despote. En réalité, le texte de la Genèse doit se lire dans son contexte d'origine, contexte alimentaire, voire même végétarien. « En tant que création de Dieu, le monde demeure la propriété de Dieu et ne peut pas être approprié par l'homme mais seulement reçu comme un prêt et administré loyalement » (p. 49).

Dieu habite notre monde

Que suppose donc la foi en la création ? Elle suppose non pas un acte unique de Dieu au commencement du temps mais une série multiple d'actions. Moltmann refuse une théologie à la Karl Barth qui n'insiste que sur la transcendance de Dieu et sur son extériorité par rapport au monde. Il maintient fermement l'immanence de Dieu dans le monde. Pour cela, il est « souhaitable d'écarter le concept de causalité et avec lui la pensée causale elle-même du traité de la création. (...) La création du monde est autre chose que la causation du monde. Si, en vertu de son Esprit, le créateur est lui-même présent dans la création, alors sa relation avec la création doit être conçue comme un réseau complexe de relations unilatérales, multilatérales et réciproques » (p. 28).

On comprend dès lors que Moltmann insiste constamment sur la conception trinitaire de Dieu et sur l'Esprit saint comme symbole de l'inhabitation de Dieu dans le monde. Dieu crée le monde et ne cesse d'être présent à ce monde. Dans l'élaboration de son traité, Moltmann propose, dans le prolongement de la pensée de Calvin, la doctrine panenthéiste : non pas panthéiste : tout est Dieu, mais panenthéiste : tout est en Dieu. Dans cette conception le rôle de l'Esprit saint est tout à fait déter-

minant (voir entre autres, p. 129-141).

Tout au long de son oeuvre, l'auteur revient sur une conception plurielle et relationnelle de l'existence. À la pensée dualiste qui définit des identités closes et établit des distinctions, des oppositions, Moltmann substitue constamment une conception ouverte de la réalité. « Être vivant signifie exister en relation avec les autres. (...) On doit alors penser le renversement : que tout réel et tout vivant n'est qu'une condensation et une manifestation de ses relations, de ses rapports et de son entourage. Une pensée intégrante et totalisante s'oriente dans cette direction sociale vers la synthèse, d'abord multiple puis enfin totale » (p. 15).

C'est probablement par ce biais que ce livre peut être dit « traité écologique de la création ». Le fondement du concept d'environnement est précisément celui d'interrelation, des réseaux complexes de relations que tissent les êtres vivants et non vivants entre eux dans l'enchevêtrement des différents systèmes physiques et biologiques. « Dans la conception mécaniste du monde, on conclut habituellement des systèmes simples aux systèmes complexes, parce que les rapports dans les systèmes complexes ne peuvent se réduire aux rapports de systèmes plus simples et se reconstruire à partir d'eux. Nous empruntons ici la voie inverse et concluons à partir des expériences de Dieu et des rapports complexes des hommes avec Dieu, aux rapports humains et naturels. Ceci présuppose le principe : le système plus complexe explique le système plus simple, parce qu'il réussit à l'intégrer et non l'inverse » (p. 136). Tout au long du livre, cette volonté constante d'une approche plurielle et complexe, toujours relationnelle, apparaît. Elle n'oppose pas le personnel, le communautaire et le social, le corps et l'âme, la nature et l'être humain. Et le principe de référence est constamment l'Esprit saint.

Exode et sabbat

Quel est le sens ultime de la vie humaine, ultime au sens eschatologique comme à celui de la plénitude de la vie actuelle ? La réponse existentielle de notre époque, c'est le travail et la consommation. Prenant appui sur la révélation, Moltmann répond : c'est le sabbat. Commentant à nouveau le texte de la Genèse, Moltmann souligne que l'achèvement s'accomplit dans le repos

de Dieu. Ainsi l'être humain n'est plus le but ultime de la création. L'anthropocentrisme doit être dépassé. Pour que la création puisse être, il faut que Dieu « se retire de lui-même sur lui-même » (p. 123). En ce sens, la création révèle déjà l'humilité de Dieu. Mais la finalité ultime de la création n'est pas la gloire de l'être humain, mais la gloire de Dieu qui est aussi bonheur des humains et accomplissement du monde. Tout le livre de Moltmann est traversé par les concepts de grâce et de gloire, que l'auteur distingue très nettement d'ailleurs. La figure de la gloire à venir, c'est le sabbat lui-même en tant que fête de la création : paix, silence, bénédiction, création, salut.

« Israël a légué au monde deux archétypes de la libération : l'Exode et le Sabbat. L'exode de l'esclavage vers le pays de la liberté est le symbole efficace de la liberté extérieure. Le sabbat est le symbole tranquille de la liberté intérieure. L'exode est l'expérience fondamentale de l'histoire sainte. Le sabbat est l'expérience fondamentale de la création divine. L'exode est l'expérience fondamentale du Dieu agissant. Le sabbat est l'expérience fondamentale du Dieu existant. Aucun exode politique, social et économique hors de l'oppression, du déracinement et de l'exploitation ne conduira réellement à la liberté d'un monde humain sans le sabbat, sans l'abandon de toutes les oeuvres, sans le délassement et le repos dans la présence de Dieu. Inversement, les hommes ne trouveront jamais la paix sabbatique dans la présence de Dieu s'ils ne trouvent pas leur libération de la dépendance et de l'oppression, de l'inhumanité et de l'impiété. L'exode et le sabbat sont donc inséparables. Ils se complètent nécessairement. Ils se dégradent et ne conduisent pas à la liberté, s'ils sont séparés et si un seul d'entre eux seulement est pris comme base de l'expérience de la liberté. » (p. 365)

Le livre de Moltmann est le livre d'un théologien de métier et il a donc l'aridité des oeuvres du métier. À certains moments, il est très scolastique. Ce n'est pas tout à fait un livre d'été, ni un livre festif. Mais, de grâce, si vous avez un peu de temps et pas de métier, lisez les 34 premières pages qui sont la synthèse de l'ouvrage. Peut-être aurez-vous le goût d'aller plus loin et de vous enivrer également, en tout cas la chance de saisir l'actualité et la pertinence du métier de théologien à l'image de la pertinence de la foi elle-même quand elle se met à la recherche de Dieu dans la tourmente du temps présent. ■

QUAND JE ME FAIS LA LECTURE

par Albert Beaudry



Je vois encore ces regards furtifs, surpris quelque part entre la condescendance et la raillerie. Ces coups d'oeil genre : pauvre type, quand même ! Le pauvre type, en l'occurrence, c'est moi... en train de me lire tout seul à mi-voix une page de roman ou un essai de la *New York Review of Books*. Non, laissez-moi vous expliquer, je suis sûr que vous allez comprendre. Vous voyez, l'été surtout, à la montagne ou même à la taverne du coin, il m'arrive d'aller déguster quelques pages, de me les passer doucement au gueuloir. C'est comme si le soleil et les vacances réveillaient un petit Pantagruel que la formation jésuite n'avait pas vraiment réussi à discipliner : lire rime alors avec jouer, rire et soupirs. L'image enchante, le rythme s'impose et le mot se fait chair. Et l'idée elle-même s'anime, en prenant le visage d'un interlocuteur, et le ton nerveux d'un dialogue.

1. Hans Küng, *Pourquoi suis-je toujours chrétien ?*, trad. de l'allemand par Joseph Feisthauer, Paris, Le Centurion, 1988.

Pas besoin de quitter la ville pour s'attabler aux festins de Thélème ; je suis encore ébloui par la lumière immobile du Cimetière marin, qui m'est apparu il y a vingt ans au rez-de-chaussée de la bibliothèque de l'Université Laval ; et les Nourritures terrestres auront toujours pour moi des parfums de centre-ville, celles de l'autobus qui me ramenait de la Librairie Tranquille au scolasticat de l'Immaculée-Conception...

Il y a le plaisir de lire ce qu'on n'espérait pas trouver en mots imprimés. Et il y a la gourmandise de se préparer un banquet. Moi qui ai si peu le sens des affaires, c'est dans une librairie que j'ai réussi mon plus beau coup. C'était au début des vacances, au lendemain d'une distribution des prix où j'avais reçu quelques volumes admirablement reliés et désespérément sérieux. Je me demande encore comment, du haut de mes douze ans, j'avais réussi à les échanger pour une vingtaine de livres de poche, qui m'ont permis de suivre les enfants du Capitaine Grant avant de plonger dans le cycle des Trois

Mousquetaires.

C'est probablement le souvenir triomphal de mon retour à la maison qui me pousse, aux premières chaleurs, à me confectionner un choix de lectures pour mon été en ville. Évidemment, à ce stade, on a les yeux plus grands que la panse, mais c'est le jeu du bouquinier. On succombe à un titre, à un nom d'auteur, à quelques pages parcourues au hasard...

Cultiver la foi

Le premier livre que je mets de côté est une petite plaquette de 96 pages intitulée *Pourquoi suis-je toujours chrétien ?* et signée Hans Küng¹. J'ai toujours apprécié l'immense talent de vulgarisateur du théologien de Tübingen, en particulier son *Être chrétien*, que j'ai utilisé à quelques reprises avec de petits groupes d'étude. Il commence par distinguer le chrétien authentique du soi-disant chrétien et il aboutit à se

demander comment persévérer ? Son approche se fonde sur l'idée d'orientation fondamentale chrétienne.

Ce besoin d'orientation traverse de part en part le dernier journal d'Eugène Ionesco². « Le chemin vers Dieu est certainement simple et direct à condition de ne pas être désorienté, à condition qu'on ne vous désorienté pas. Partout le *désorientant*. Il faut savoir oublier les mots. Mais moi je tourne le dos à Dieu. Je le cherche dans mes égarements, à travers les mots, à travers tout un immense fatras d'objets, de noms, d'objets... »

L'impitoyable lucidité du vieil écrivain nous laisse des pages d'angoisse et d'amour, et de prière.

Les mots et les idées sont bien utiles, mais ils ne remplacent pas le témoignage, la vie vécue, avec ses enthousiasmes et ses défaites. Pour incarner la persévérance et la liberté du chrétien authentique, je me propose une biographie de Jean XXIII, une somme, en l'occurrence, écrite par Peter Hebblethwaite³. L'auteur a commencé sa carrière de vaticaniste, c'est-à-dire de correspondant à Rome, en plein Vatican II ; il y a contracté un virus incurable, « l'esprit du Concile ». Lui qui a déjà sept ou huit ouvrages à son actif considère cette vie du pape Jean comme son oeuvre maîtresse.

Enfin, pour me rafraîchir un peu et pour rentrer à la maison, *Entre le fleuve et l'infini*⁴, qui nous offre à la fois un témoignage sur une expérience de vie contemplative et un essai sur l'intériorité. L'auteure, épouse et mère de famille, psycho-éducatrice et catéchète, a d'abord fréquenté les moniales dominicaines de Berthierville pour se ressourcer. Celles-ci l'ont invitée à partager leur vie, de la lessive à l'homélie priorale, « pour dire au monde qu'on est avec lui ». La contemplation m'intéresse, et j'aime l'écriture d'Andrée, et son entêtement à dire ce qui est :

« Les moniales n'ont pas solutionné mieux que nous le problème du mal. Elles opèrent les mêmes reculs devant l'altérité ; elles piétinent dans la douleur ; aux portes de la mort, elles ont peur et elles ont froid. Cependant, elles ne résistent pas à l'Autre. Elles croient. »

L'Église dans le monde

Deux livres plus graves, tout d'abord, sur la mission de l'Église postconciliaire dans la culture contemporaine. *L'Église en procès*⁵ se situe dans la logique de la réflexion que nous avons entreprise,

ici même, sur les rapports entre christianisme et modernité⁶. On y trouve des développements sur le procès de la sécularisation, la religion dans la modernité, « crépuscule ou aurore du christianisme ? », le Concile en procès. L'auteur est Jésuite, maître de conférences à l'Institut d'études politiques de Paris et il est le directeur de la revue *Études*.

*Pour une éthique de la culture*⁷ traite des mêmes questions mais dans le cadre d'une collection qui présente au grand public les textes officiels du magistère. L'auteur a été secrétaire de la conférence épiscopale française et il est aujourd'hui recteur de l'Université catholique de Lyon.

Mais retraversons l'Atlantique. En novembre dernier, le réseau anglais de Radio-Canada invitait notre collègue Gregory Baum à prononcer les « Massey Lectures », une série de cinq conférences permettant à un chercheur de présenter au grand public un sujet d'intérêt général. Les conférences ont été diffusées dans le cadre de l'émission « Ideas » et on vient de les publier sous le titre de *Compassion and Solidarity*⁸. Gregory a dédié la série à la mémoire de Mgr Adolphe Proulx et il a choisi de parler « d'un nouveau mouvement au sein des Églises chrétiennes, qui crée un lien étonnant entre la foi religieuse et le souci des autres » et qui équivaut à ce qu'il nomme « une explosion de compassion ». L'ensemble annonce un portrait bien ramassé de ce que j'appellerais le mouvement foi et justice au Canada anglais.

Le dialogue entre la foi et les cultures est toujours à renouer. Nulle part, je pense, la mission catholique ne s'est heurtée à plus forte résistance qu'au Japon, à la fin du XVIIIe siècle. La série télévisée « Shogun » nous en a donné une idée, certains diront une version.

Pas très tendre pour mes confrères d'il y a deux siècles. D'où mon intérêt pour l'oeuvre d'un grand romancier japonais, élevé dans la foi catholique et confronté toute sa vie au défi de réconcilier sa culture et le catholicisme. *Silence*⁹, de Shusaku Endo, n'est pas seulement un roman historique sur la grande persécution de 1614 à 1640, mais un effort d'interprétation de ce que devrait être l'inculturation du christianisme dans ce « marais japonais » qui n'aspire une idéologie que pour la transformer à son image.

Et la littérature ?

Pour la littérature, je vous renvoie aux suggestions de Richard Dubois, dont j'estime énormément le jugement, le goût et la verve. Quant à moi, je ne résiste pas facilement à un recueil de nouvelles ou de « short stories » et je n'ai pas terminé la lecture de celles de Hemingway¹⁰. Et, autant l'avouer tout net, je reste fasciné par la culture américaine. Si bien que je retiens un roman de John Updike, *Ce que pensait Roger*¹¹, l'histoire d'un professeur de théologie dans une petite ville universitaire de la Nouvelle-Angleterre : un ancien pasteur « tiraillé entre le scepticisme et le démon du midi », annonce la jaquette.

Mais rassurez-vous, j'aurai bien soin d'équilibrer cette forte dose de littérature yankee par un peu de Garcia Marquez et quelques nouvelles latino-américaines...

Et puis, il y aura les surprises que me réserveront quelques descentes dans les librairies : un autre plaisir de l'été en ville. ■

2. Eugène Ionesco, *La quête intermittente*, Paris, Gallimard, 1987 ; 169 pages.
3. Peter Hebblethwaite, *Jean XXIII, le pape du Concile*, trad. de l'anglais par Joseph Feisthauer, Paris, Le Centurion, 1988 ; 598 pages. L'ouvrage comprend douze pages de bibliographie annotée et vingt-cinq pages d'index onomastique.
4. Andrée Pilon Quiviger, *Entre le fleuve et l'infini*, Montréal/Paris, Bellarmin/Cerf, 1988 ; 187 pages.
5. Paul Valadier, *L'Église en procès. Catholicisme et société moderne*, coll. « Liberté de l'esprit », Paris, Calmann-Lévy, 1987 ; 241 pages.
6. Voir les numéros de décembre 1986, d'avril et de novembre 1987.
7. Gérard Defois, *Pour une éthique de la culture*, coll. « Église et Société », Paris, Le Centurion, 1988 ; 132 pages.
8. Gregory Baum, *Compassion and Solidarity. The Church for Others*, Montréal/Toronto/New York/London, CBC Entreprises, 1987 ; 109 pages.
9. Shusaku Endo, *Silence*, trad. du japonais en anglais par William Johnston pour les Presses de l'Université Sophia, disponible en poche chez Quartet Books, London/New York/Melbourne, 1984 ; 306 pages.
10. *The Complete Short Stories of Ernest Hemingway*, New York, The Finca Vigia Edition, Charles Scribner's Sons, 1987 ; 651 pages.
11. John Updike, *Ce que pensait Roger*, trad. de l'anglais par Maurice Rambaud, coll. NRF, Paris, Gallimard, 1988 ; l'original est paru en 1986, sous le titre *Roger's Version*.

ÉCONOMIE DE GUERRE, ÉCONOMIE DE PAIX

par Seymour Melman

Professeur de génie industriel, Université Columbia

Une situation d'économie militaire prédomine depuis très longtemps aux États-Unis ; elle a conduit à de profonds changements dans le secteur privé et dans le mode de fonctionnement de l'économie en général¹. En dépit du fait qu'elles n'ont pratiquement pas été prévues par les économistes de quelque école de pensée que ce soit, ces transformations en micro- et macro-économie n'en restent pas moins significatives.

Des canons et du beurre

L'analyse doit débiter avec la Deuxième Guerre mondiale, tant il est vrai que les quatre années de forte production militaire (1941-1945) ont eu un impact sur la formation des économistes américains et sur la population en général. Chacun a pu observer que les dépenses à la consommation individuelle ont augmenté aux États-Unis de 1368 \$ en 1939 à 1606 \$ en 1945, en dollars constants de 1954. Les économistes et les spécialistes en affaires publiques ont interprété cette augmentation comme la capacité des États-Unis à produire autant des canons que du beurre en quantités infinies et pour une période de temps illimitée. La production à des fins militaires fut peu à peu considérée comme un moyen efficace pour servir de contrepoids à la baisse d'activité

économique et au chômage, problème traditionnel et central du capitalisme industriel.

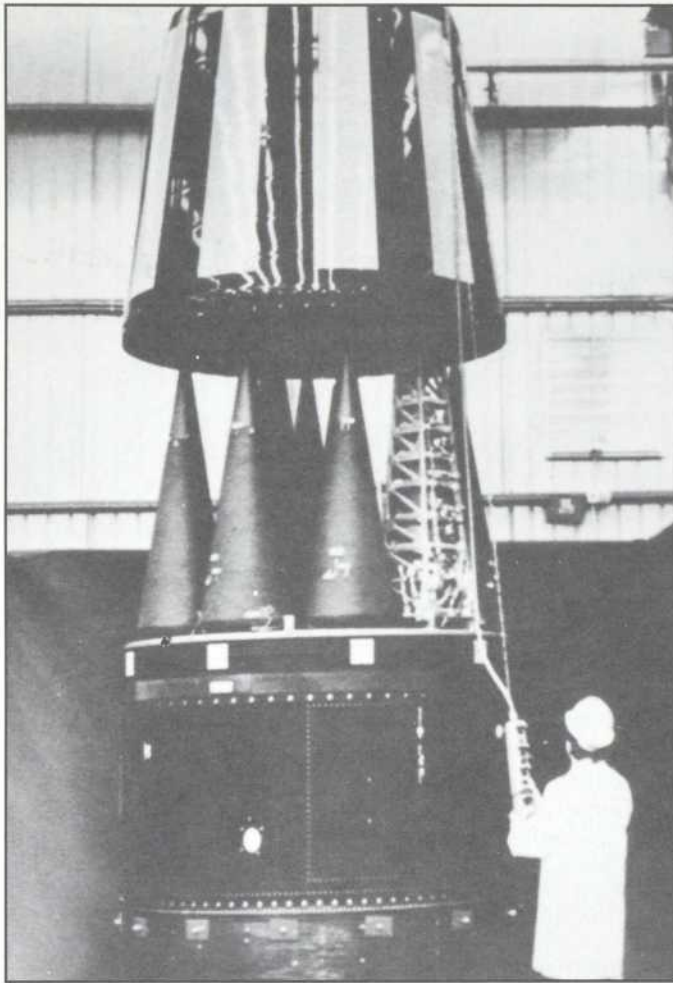
En concentrant leur attention sur la croissance de la consommation individuelle pendant la Deuxième Guerre mondiale, les observateurs ont cependant négligé la diminution parallèle de l'investissement en capital et des dépenses d'entretien. Les voies ferrées, les centrales de production d'énergie, le réseau routier et les plus importants équipements de production des États-Unis ont pu supporter ces quatre années d'utilisation intensive, mais on ne pouvait s'attendre à ce que ces mêmes équipements soient en mesure de fonctionner pendant quarante ans sans entretien ni remplacement. L'hypothèse selon laquelle l'équation « canons plus beurre », limitée dans le temps, pouvait se prolonger dans le long terme fut une erreur décisive de la part des économistes américains.

Pour évaluer correctement les effets à long terme d'une économie militaire, il faut se rendre pleinement compte de certaines caractéristiques essentielles de son échelle. En 1986, 37 000 entreprises pouvaient être considérées comme les fournisseurs principaux du Département de la Défense, alors que 100 000 autres travaillaient en sous-traitance. On sait que 3 250 000 personnes étaient employées par ces entreprises, en plus de 1 000 000 de personnes employées directement par le Département de la Défense et des 2 000 000 d'hommes et de femmes engagées dans les forces armées. De 1951 à aujourd'hui, le capital financier octroyé annuellement à l'armée américaine – c'est-à-dire le budget annuel du Département de la Défense – a dépassé les bénéfices annuels nets de l'ensemble des sociétés américaines.

En présentant son budget pour 1987, le Département de la Défense a calculé à des fins de comparaison le montant de ses dépenses entre 1947 à 1987, en dollars constants de 1982. Le total des dépenses atteignait 7620 \$ milliards². Or en 1982, la valeur monétaire du capital fixe (privé et public) aux États-Unis s'élève à 7292 \$ milliards. On peut donc dire qu'entre 1947 et 1987, le gouvernement américain a dépensé un dollar pour protéger chaque dollar de ses biens fixes produit par l'homme !

Ces chiffres prennent une signification particulière si l'on sait qu'environ les deux tiers de ce matériel, en capital fixe, doit à l'heure actuelle être remplacé – soit parce que hors

1. Cet article paraîtra dans un ouvrage qui sera publié aux Presses de l'Université de Montréal, en 1988, sous la direction de Claude Parizeau, Jacques Peltier, Jean-Pierre Reveret et Jean-Guy Vaillancourt, sous le titre (provisoire) de *Écologie, paix et économie politique*.
2. Dans le *Statistical Abstract of the United States (1985)*, un document publié périodiquement par le Département du Commerce, on a évalué, en dollars constants de 1982, la valeur monétaire des richesses fixes, reproductibles et réelles de l'économie américaine, en un mot de tout ce qui est fait par l'homme. Ce chiffre ne comprend pas la valeur de la terre ni celle des richesses du sous-sol ; il inclut les biens immobiliers, les machines, les routes, etc. J'ai retranché de cette somme l'équipement militaire et les biens de consommation durables (réfrigérateurs, cuisinières, machines à laver, etc.).



Canapress

USA : de 1947 à 1987, 7620 milliards de dollars consacrés à la défense !

d'usage, soit parce qu'il est mal entretenu³. Deux tiers de 7292 \$ milliards, cela correspond à 4864 \$ milliards. Cette somme correspond aux dépenses d'établissement requises afin de remettre en état l'équipement fixe des États-Unis. Remarquons que les dépenses accumulées de ressources en capital pour le secteur militaire sont égales à une fois et demie cette somme.

Moins de profits et moins de produits

La possibilité de remise en état des ressources civiles en capital fixe est contrecarrée par l'importance des dépenses militaires et par leur niveau soutenu. Face à cette situation, on peut observer certaines transformations en micro- et macro-économie. En micro-économie, le schéma classique pour une entreprise était celui de la minimisation des coûts. Lorsque les salaires augmentaient, disons de 10 %, l'entreprise réétudiait son produit, se mécanisait davantage, réorganisait le travail de manière à ce que le prix du produit n'augmente pas de plus de 2 ou 3 %, la plus grande partie de l'augmentation du coût étant compensée. Cette pratique était stratégiquement importante dans le secteur de la production de machines, où pendant plus d'un siècle le prix des

machines, de manière caractéristique, a augmenté moins rapidement que les salaires des travailleurs. Cette situation a donc poussé à acheter et à utiliser des équipements neufs. Mais la minimisation des coûts a été remplacée, en économie militaire, par la maximisation des coûts, un processus implacable de décalage des coûts par augmentation des subventions.

La conséquence de cela, surtout lorsque la maximisation des coûts devient le propre de l'industrie de production de machines, fut un très fort ralentissement du processus d'accroissement de la productivité. Entre 1985 et aujourd'hui, l'industrie manufacturière américaine a révélé le taux le plus bas de croissance de la productivité de tous les pays industrialisés.

Une deuxième transformation concerne la marge de profit des entreprises. Les profits ne disparaissent pas, mais dans une économie militaire, on peut observer un changement subtil ; on ne peut tirer aucune utilité du produit de la consommation ou des moyens de production qui sont à la base des profits. Cet état de fait a des conséquences majeures à l'échelle macro-économique, car cela contribue de manière importante à l'augmentation de l'inflation et à l'épuisement de la capacité nette de production.

À mesure que l'économie militaire se développe, le système manufacturier (je centre mon attention sur ce secteur de l'économie) devient inapte à la production. Bien que les marchés existent, les industries manufacturières américaines sont de moins en moins en mesure de les approvisionner. Plus d'un tiers des besoins en acier des États-Unis sont comblés par des entreprises étrangères : plus du tiers du marché de l'automobile, 45 % du marché de la machine-outil, 86 % du marché de la chaussure, 100 % du marché de la machine à coudre domestique, 100 % du marché des cassettes (bandes magnétiques), 100 % du marché des magnétoscopes vidéo, sont occupés par des concurrents étrangers. Cette incapacité à produire est le propre d'un grand nombre d'industries et n'est pas une conséquence du niveau élevé des salaires. Il est vrai qu'aux États-Unis, les employeurs du secteur manufacturier ont offert les plus hauts salaires au monde jusqu'en 1975, mais en 1980, les salaires horaires des travailleurs de l'industrie étaient plus élevés dans huit pays européens.

Une autre caractéristique doit être associée à cette inaptitude à la production. Le personnel administratif et les ingénieurs compétents dans les secteurs de la conception et de la production militaires ont perdu leur savoir-faire dans les domaines de la conception et de la production civiles. Cela a deux conséquences combinées : il existe maintenant un maître-système qui génère a) un surplus en travail, travail qui n'est pas synonyme d'emploi à cause de l'inefficacité de l'organisation de la production ; b) un surplus en capital financier, capital qu'on ne peut investir parce qu'on ne peut en tirer un rendement acceptable avec la conception américaine conventionnelle des produits et de la production. On assiste dès lors à une pression massive afin d'investir et d'utiliser son argent dans toutes sortes d'astucieux expédients à court terme, comme le commerce d'entreprises, l'invention de nouveaux titres financiers, etc.

3. Aux États-Unis, plus des 70 % des machines utilisées en métallurgie sont vieilles de plus de dix ans, par exemple. On possède de nombreuses données sur le délabrement des ponts, des autoroutes, des rues, des usines de distribution d'eau, des réseaux d'égoûts, etc.

Ces facteurs mis ensemble font apparaître une nouvelle situation qui est devenue le principal problème de l'économie américaine. La variation de la demande n'est plus la caractéristique macro-économique centrale. Le nouveau problème réside dans l'incapacité à produire. Celle-ci sera méconnue aussi longtemps que les économistes centreront leur attention sur les valeurs et les flux monétaires, et aussi longtemps que l'on assimilera un bien économique à tout ce qui porte une étiquette avec un prix.

L'économie de paix

Par opposition, qu'est-ce que l'économie de paix ? Il faut ici définir la nature du terme « paix ». Jusqu'à tout récemment, on a admis comme postulat que la paix signifiait l'absence de guerre. Mais en présence d'économies de guerre durables, permanentes, l'absence momentanée de conflits armés est accompagnée d'une planification minutieuse d'éventuelles opérations militaires. Lorsque la guerre du Vietnam fut terminée, on s'est rapidement tourné aux États-Unis vers la préparation de nouvelles guerres de toutes sortes, grandes et petites. La paix ne doit désormais plus simplement signifier l'absence d'opérations militaires, mais la diminution du pouvoir de décision des institutions de la société chargées de la préparation de la guerre.

Quelles sont les exigences d'une économie de paix ? En premier lieu, le renversement de la tentative à la concentration massive du capital dans des institutions chargées de la préparation de la guerre et la diminution de leur pouvoir de décision. En deuxième lieu, il faut résolument mettre en oeuvre un processus de conversion économique par lequel les ressources en capital et surtout l'ensemble des ingénieurs, des techniciens, des scientifiques, des administrateurs de tous niveaux et une grande partie des cols bleus soient recyclés, regroupés, réorganisés, afin d'être en mesure de fonctionner dans une économie civile plutôt que militaire.

De telles propositions de paix suscitent évidemment des controverses mais elles ont reçu assez d'appui pour soutenir la formulation de projets de lois qui ont été présentés au Congrès américain. Le plus récent projet de loi est le H.A. 813, qui a été déposé à la Chambre des Représentants par le député Ted Weiss, et a été appuyé par 40 de ses collègues. Ce projet de loi propose la mise sur pied de comités chargés d'étudier les conversions possibles de chacune des entreprises et laboratoires de production militaire. Il propose également de planifier la transition du travail à des fins militaires au travail à des fins civiles. Associées à cet effort, plusieurs recommandations visent la rééducation, le recyclage, la relocalisation des gens, et l'allocation de revenus pendant la période de transition. Enfin des dispositions doivent être prises afin d'encourager l'administration fédérale, les gouvernements des États et des municipalités à accroître de façon substantielle leurs dépenses en capital civil.

La transition vers une économie de paix ne peut se réaliser de manière isolée, sans qu'il ne soit fait allusion de façon systématique à la course aux armements elle-même. D'ailleurs, la réciproque est vraie aussi : discourir sur le renversement de la course aux armements est un exercice futile s'il manque un plan détaillé en vue de la transition d'une économie militaire à une économie civile.

Les idéologies qui tentent d'empêcher la mise en oeuvre de cette planification économique et qui cherchent à stopper

le processus de désarmement se présentent d'une manière remarquablement similaire aux États-Unis et en Union Soviétique. Aux États-Unis, on affirme que le marché va s'occuper du problème. En Union Soviétique, on affirme (comme en 1986) que le Gosplan va s'occuper du problème. Mais le Gosplan n'a montré jusqu'à maintenant aucun intérêt particulier pour cette question : il apparaît même réticent à porter atteinte au pouvoir et aux privilèges des dirigeants d'une économie militaire.

Aux États-Unis, l'idée selon laquelle les mécanismes du marché pourraient rendre une telle transformation automatiquement possible va à l'encontre de toutes les expériences que nous avons pu étudier en détail durant les vingt dernières années. Nous savons par exemple qu'un ingénieur spécialisé en conception aérospatiale militaire ne peut se présenter à la porte d'une usine d'automobiles de Détroit et y trouver immédiatement un emploi. Pourquoi ? Parce que les usines de production automobile ne veulent ni n'ont besoin d'un personnel compétent dans la fabrication de « titanium alloys ». Personne ne va construire des voitures en « titanium alloy », parce que c'est un matériau trop coûteux. Par conséquent, avant qu'une personne spécialisée en production militaire puisse être utilement engagée pour la production civile, elle doit, en un certain sens, subir une « transformation ». Il s'agit là d'une étape importante du processus.

Comme dans le cas du désarmement, c'est en 1962 que pour la dernière fois le gouvernement américain a émis une proposition sérieuse en vue d'un renversement général et systématique de la course aux armements, dans un plan dressé par Marcus Raskin, Jerome Wiesner et Spurgeon Keeney (avec la participation de Robert Matteson, Laurence Weiler et Louis Sohn). Raskin, maintenant co-président de SANE, a rédigé un nouveau mémoire dans lequel il développe un programme d'ensemble portant sur la sécurité publique et le désarmement global. J'espère que ce document sera largement diffusé, qu'il sera l'objet d'une grande attention et qu'il sera discuté et critiqué dans le monde entier.

La question de la guerre et de la paix, celle de la transition de l'économie militaire à l'économie civile sont trop importantes pour être laissées aux gouvernements, trop importantes aussi pour être abandonnées aux spécialistes des sciences politiques et des relations internationales, ceux-ci ont été formés exclusivement dans le cadre de la planification militaire et en vue de l'exercice du pouvoir militaire. Il est par conséquent essentiel que chacun de nous, dans chacune de nos activités et dans chacun de nos domaines d'intérêt, entreprenne l'examen des problèmes soulevés par ce processus nouveau de conversion de l'économie militaire à l'économie civile et de l'étude et de la réalisation d'un renversement global de la course aux armements. Ce sont là des aspects fondamentaux dans une perspective raisonnable de paix, pour nous comme pour les générations futures. ■

Bibliographie :

- Dumas, J.L., *The Overburdened Economy*, Berkeley & Los Angeles, University of California Press, 1986.
- Melman, S., *The Permanent War Economy*, New York, Simon & Schuster, 1985.
- Raskin, M., *The Common Good*, New York, Routledge and Kegan Paul, 1986.
- Ullmann, J.E., *The Prospects of American Industrial Recovery*, Westport, Conn. Quorum Books, 1985.
- , *Profits without Production*, New York, Alfred A. Knopf, 1983.

à deux voix

« Le français au Québec » – éternel débat, perpétuelle interrogation. La conjoncture fluctue, la question demeure. Quand on additionne au « mot » du commissaire aux langues officielles la lettre incendiaire publiée dans *The Chronicle* ; quand on compare l'effort de mobilisation en faveur du respect de la Loi 101 et le sentiment nouveau chez les anglophones du Québec de former une communauté ; quand s'impose l'évidence qu'il n'y a pas de solution miracle aux difficultés liées à l'accueil de populations immigrantes débarquées en Amérique du Nord plutôt qu'au Québec ; quand tout cela se conjugue, personne ne s'étonnera que « rejaillisse la flamme de l'ancien volcan qu'on croyait éteint » et que la pression sociale et politique s'accroisse.

S'accroît même jusqu'au point de non-retour, si on en juge par les déchirements récents du Parti Libéral du Canada. Qu'on ne s'y méprenne pas : bien plus que le leadership de John Turner, c'est l'accord de principe avec l'entente du Lac Meech et la reconnaissance constitutionnelle de la « société distincte » que refusent d'avaloir les partisans du fédéralisme multiculturel à la Pierre Elliot Trudeau. Il faudrait s'arrêter davantage au profil de ces « dissidents québécois » et à leur proposition de « fédéralisme renouvelé ». Leur attachement à une supposée « mosaïque culturelle canadienne » n'a rien de rassurant : qui voudrait d'un pays construit à partir de milliers de fragments, figés dans le ciment et sans aucun contact entre eux ?

On n'échappe pas aux urgences – même si certains tentent de l'ignorer. À titre d'exemple, cet article, publié le 4 mai dans *The Gazette*. Citant une étude de l'Office de protection de la langue française qui conclut que plus de 95 % des affiches sur la rue Sainte-Catherine sont rédigées en français seulement, Don MacPherson s'émerveille de ce taux extraordinaire de conformité à la loi, surtout si l'on considère, écrit-il, que le gouvernement a promis d'adoucir la réglementation, que les tribunaux en ont contesté la légalité et que beaucoup de non-francophones en rejettent la légitimité. Il rappelle aussi que, selon le recensement de 1986, 82,9 % de la population du Québec parle français, une hausse de plus de deux points par rapport à 1971 alors que la proportion d'anglophones bilingues atteint 53 %. « Jamais depuis deux siècles on n'a autant parlé français au Québec », conclut l'auteur, et ce en dépit de l'urbanisation, de la révolution industrielle, des médias de masse, de l'immigration et de la chute du taux de natalité chez les francophones ». À le croire, l'avenir du français est assuré au Québec et seuls les « frileux » peuvent encore le croire menacé...

Pourtant, il le sera toujours. Ou plutôt, nous le sentirons toujours menacé. Dans Le pays insoupçonné, Dominique

Clift tente de montrer comment les « deux solitudes » se ressemblent davantage qu'elles n'ont pris l'habitude de le penser. Même sans partager l'individualisme libéral de l'auteur ou son apolitisme, sans même accepter la trame générale de sa démonstration, on peut constater, avec lui, l'importance de l'inquiétude et de la vigilance dans les cultures canadiennes. Mentalité d'assiégés, confrontés à une nature et à un climat hostiles (surtout dans la littérature canadienne-anglaise), exilés dans un continent qui ne cesse de se rétrécir (dans les œuvres d'expression française). « Chaque pays possède un symbole unificateur exprimant de façon générale les sentiments de la population... Or, le symbole qui se présente dans la littérature canadienne, aussi bien en anglais qu'en français, est celui de la survivance ».

Comment ne pas rêver de dépasser cette mentalité défensive, de devenir une majorité sereine et insouciant, d'autant plus intégratrice qu'elle n'aurait pas conscience de sa force ? Cependant, pour que le rêve devienne réalité, il nous faudrait soit nous transformer en États-Unis d'Amérique, soit feindre qu'ils ne soient plus là ! Dans les deux cas, le rêve se transformerait rapidement en cauchemar et nous retrouverions vite le goût d'être différents...

À l'inverse, nous pouvons aspirer à nous libérer de la tutelle étouffante de la tribu, à surplomber les communautés culturelles ou linguistiques du haut d'une individualité cultivée. Mais, cette nouvelle « culture » ne permet pas de contourner l'incontournable : on ne se libère pas tout seul, ni pour être enfin seul. « Nul n'est une île en soi suffisante », écrivait Thomas Merton.

La langue est la trame sur laquelle se rebâtit constamment le tissu social. Dominique Clift a raison quand il écrit qu'au Québec, « parce que les idées et les opinions se transmettent surtout verbalement plutôt que sous forme écrite, le consensus devient un élément essentiel du processus politique et aide à préserver la cohésion du groupe devant les pressions de l'extérieur ». Oui, ici, la langue est à la base du consensus. Oui, la contrainte est odieuse. Oui, la Loi 101 est humiliante, pour la majorité non moins que pour la communauté anglophone et les autres groupes culturels. Mais, non, il ne s'agit ni de vengeance, ni de mesquinerie. Il s'agit d'affirmer, clairement, qu'au Québec le français n'est pas négociable. Notre société se transforme, Montréal est de plus en plus pluriculturel, mais la culture que nous sommes à créer se dira en français. Yves Duteil nous le rappelle : « la saveur des choses est déjà dans les mots ».

par Albert Beaudry et Francine Tardif

RECENSIONS DE JUILLET

lectures

José A. Prades : *Persistence et métamorphose du sacré* □ Agota Kristof : *Le grand Cahier et La preuve*
□ Victor Farias : *Heidegger et le nazisme*

Persistence et métamorphose du sacré

Ce livre important s'adresse aux personnes qui étudient la sociologie et les sciences religieuses. Si, comme moi, vous êtes fascinés par l'oeuvre du grand sociologue français Émile Durkheim, vous prendrez plaisir à parcourir la recherche minutieuse que consacre à sa sociologie de la religion le professeur José Prades, qui enseigne au département de sciences religieuses de l'UQAM. Le professeur Prades propose une interprétation sympathique de l'oeuvre de Durkheim et il en souligne la pertinence pour aujourd'hui ; j'estime que son travail est important.

La plupart des sociologues ont quelque désaccord avec Durkheim. Ce qui ne les empêche pas d'utiliser certaines de ses idées, soit dans leur forme originale, soit en les transposant, lorsqu'ils étudient les fonctions sociales de la religion et du culte. Ils évitent pourtant de remonter à Durkheim pour expliquer les moments d'émergence ou de rupture que représente l'origine des grandes religions mondiales, comme le christianisme ou l'islam. Ils ne recourent

pas non plus à lui pour approfondir le rôle de la religion dans le monde moderne pluraliste.

José Prades ne se contente pas d'une approche aussi éclectique. Il veut montrer que la méthode sociologique inventée par Durkheim conserve sa validité et sa fécondité même dans le contexte contemporain. La sociologie durkheimienne peut traiter du pluralisme religieux actuel parce qu'à côté du monothéisme traditionnel, Durkheim avait clairement identifié la « quasi-religion » (pensons à certaines formes de nationalisme qui se présentent comme séculières mais qui satisfont en réalité un besoin religieux) et la « para-religion » (englobant des phénomènes comme la magie, qui renvoient au sacré, mais sans exercer une fonction religieuse proprement dite).

Prades soutient, en outre, que les découvertes de Durkheim restent parfaitement valides aujourd'hui et sont même indispensables à une interprétation scientifique de la société et de l'existence contemporaines ; et cela vaut de la thèse selon laquelle la société projette des symboles de ce qu'elle est dans la culture des gens et donc dans la compréhension qu'ils ont d'eux-mêmes. La société moderne peut sem-

bler « séculière » parce que la religion traditionnelle s'estompe, mais en fait elle continue de donner naissance à des symboles qui déterminent l'autocompréhension des gens, influencent leur conduite et les poussent même à se sacrifier. Le professeur Prades appelle « religiologie » l'étude de la société à partir de cette perspective durkheimienne.

Le livre est intéressant parce que l'auteur a un message : il veut convaincre le lecteur de la pertinence de l'oeuvre de Durkheim. Cela ne fait pas de doute, l'approche religiologique offre des intuitions valables pour l'étude de certains phénomènes sociaux. Prades donne un bon exemple : les essais bien connus de Robert Bellah sur la « religion civile » des États-Unis.

Nous remarquons cependant que Bellah, tout comme Durkheim, accorde peu d'importance au pouvoir économique et politique. C'est ainsi que des lecteurs critiques du Sud des États-Unis ont reproché à Bellah d'avoir présenté un point de vue typiquement « nordiste » et par conséquent de s'être laissé influencer par une idéologie politique. Quand les sociologues oublient complètement l'apport de Karl Marx aux

sciences sociales, ils finissent bien malgré eux par légitimer les rapports de pouvoir existants.

À mon avis, la société moderne n'est pas le tissu social serré et bien ajusté que suppose la sociologie de Durkheim. C'est soulever un problème que l'étude de Pradès, attentive à plusieurs débats contemporains, écarte beaucoup trop rapidement. Parce que le système économique global enferme les sociétés dans un jeu d'interrelations, et parfois de grave exploitation, nous sommes incapables de comprendre une société si nous nous limitons à observer ce qui se passe à l'intérieur de ses frontières. Le même système économique global crée aussi des divisions au sein de différentes sociétés et fait basculer dans le chômage et la pauvreté de larges secteurs de population. Je crois toujours que Max Weber avait raison de regarder les sociétés comme des réalités historiques floues, et qui tirent leur cohésion du gros bâton des maîtres.

Mais si la notion durkheimienne de société s'effondre, c'en est fait également, me semble-t-il, de sa théorie de la religion. S'il est bon de rappeler que la société influence la religion de bien des manières, il reste que la société et la religion sont l'une par rapport à l'autre des variables indépendantes.

Le professeur Prades rappelle qu'à l'époque, l'explication immanentiste de la religion que proposait Durkheim a été l'objet d'attaques véhémentes de la part de théologiens catholiques. Les manuels d'apologétique en usage dans les séminaires présentaient Durkheim comme un positiviste athée et pervers. Depuis lors, la théologie catholique en est elle-même venue à présenter l'Être divin infini en termes immanentistes. Dieu n'est plus tant le divin qui surplombe que le divin qui pénètre. On regarde Dieu comme la matrice où la personne se construit. Pour bien distinguer cette théologie du « théisme dualiste » traditionnel, on parlera quelquefois de « panenthéisme ».

C'est le célèbre philosophe et théologien Maurice Blondel, un contemporain de Durkheim, qui a amorcé ce virage vers l'immanence. En 1881, ils étudiaient tous les deux à l'École normale supérieure. Bergson avait terminé, l'année précédente. Ont-ils subi une même influence ? Quoi qu'il en soit, c'est avec une grande admiration que les théologiens d'aujourd'hui relisent Durkheim et sa sociologie du culte public. ■

Gregory Baum

Le grand cahier et La preuve

Un autre avait commencé : « aujourd'hui, maman est morte. » Son livre fut un succès foudroyant. Mondial. Une des grandes oeuvres de l'Occident. Cet « autre » ? Albert Camus, dans *L'Étranger*.

Chez Agota Kristof, le monde commence tout aussi bêtement : « Nous arrivons de la Grande Ville. » Et s'évanouit en phrases archi-banales : « Notre Grand-mère est la mère de notre Mère » ; « la forêt est très grande, la rivière est toute petite » ; « c'est le soir. »

Comme dans un conte de fée. D'ailleurs vécu par deux beaux enfants. Des jumeaux. Fin du conte...

Car le livre d'Agota Kristof (*La preuve* étant la suite naturelle du *Grand cahier*) est un condensé d'apocalypse.

Les jumeaux veulent vivre. Pour cela : s'adapter. Le décor ? Un pays ravagé par la guerre, la crasse, le viol, la misère. S'adapter, c'est jouer du rasoir. Littéralement. La Grand-Mère est une « Sorcière » ; eux des « fils de chienne ». Le sexe, c'est la petite fille, là-bas, s'excitant avec un gros chien ! La mère éclate, puis s'écroule, littéralement, sous les yeux des jumeaux : une bombe des « Libérateurs »... Le père saute sur une mine. Les filles caressent les pères. Et l'amour déçu pousse à déterrer les morts et à vivre avec leur squelette, accroché au mur...

Insoutenable.

Puissant.

Émouvant. Car la bonté, ni la tendresse vraie ne désertent totalement ces êtres. Car Lucas, c'est la fusion, au niveau même des noms, de Lucas et Claus, le frère jumeau sans qui l'on est rien. Et qui s'en va un jour. Et qui revient, trente-cinq ans plus tard, pour trouver les restes de son frère : sa *preuve*, ce grand Cahier qui en devint des dizaines d'autres, puis dix, puis cinq, à force d'être raturés, corrigés, détruits...

La preuve et *Le grand cahier* dégagent du soufre. Mais ici, plus que jamais, il faut redire que « tout est dans tout » : que la vie impitoyable, même dure, même méchante est souvent porteuse de lumière – et je ne saurais dire où elle est, ou en quoi elle consiste : elle est là, c'est tout, quelque part. Peut-être, justement, dans la « voix » porteuse...

Agota Kristof écrit ici son premier roman.

Déjà traduit en quinze langues...

Elle réalise ici l'indicible : le voeu-

constat de Blanchot concernant l'oeuvre d'art. L'oeuvre, dit-il en substance, le Livre indique une destination jamais atteinte ; un centre noir autour de quoi l'on tourne ; faute de quoi l'on meurt ; et dont je meurs si je le touche... Ainsi ce « Cahier », dont on ne parle pas mais qui s'élabore ; ainsi cette « preuve », tout entière résorbée dans des grands cahiers en voie de disparition ; ainsi ce Claus de la fin, nourri des mémoires de Lucas, et que l'on retrouve, exactement comme lui, trente-cinq ans plus tard, jouant de l'harmonica, seul, dans les mêmes bistrotts, dans les mêmes ruelles...

Voix de Kristof : le constat, l'énumération, le silence, l'alinéa. La douleur insoutenable au ras des pâquerettes, puis l'envol vers le ciel bleu-noir. Noir. La stridence. Mais il y a la belle surface des choses. Ronde. Ou coupante... Et sous la surface, le vertige – passons donc...

J'ai pensé à Picasso : le réel écrabouillé, ramené à deux dimensions. Puis à Duras : le silence devenu sonore. Puis à Camus encore. Puis à rien.

Je n'ai plus qu'une peur : que le monde inhumain et violent de maintenant nous ait habitués à pire, et que le cri de l'auteure se perde dans le chaos et l'excitation ambiante.

Agota Kristof n'écrit pas un livre « excitant ».

Elle écrit un Grand Livre.

Je n'ai pas de Preuve... ■

Richard Dubois

Heidegger et le nazisme

face aux remous provoqués dans la république des lettres et des idées françaises par la publication du livre de Victor Farias *Heidegger et le nazisme*, force est de constater que ces controverses recouvrent en réalité deux affaires Heidegger.

La première n'est pas récente et est périodiquement abordée depuis les années cinquante. D'ordre historique et philosophique, elle pose le problème de l'engagement de Heidegger quant au nazisme et d'une nécessaire réévaluation de sa pensée à la lumière de cette analyse. Le livre de Farias s'inscrit dans ce courant. Mais le débat actuel, vu sa virulence et son ampleur, révèle qu'intellectuels et universitaires s'opposent sur une question encore plus fondamentale, d'ordre éthique : comment la philosophie occidentale a-t-elle pu

accueillir un penseur comme Heidegger et aller jusqu'à en faire l'un des piliers de la réflexion contemporaine ? Le divorce – légitime ou non – du penseur et de la cité n'est pas nouveau, rappelons-nous Platon, mais en un siècle où l'histoire a fait sombrer l'idée même d'humanité, il appelle un nouvel examen mené radicalement.

Ouvrons d'abord l'ouvrage de Farias et donc le premier dossier. Nourri de références et de citations, d'une lecture exigeante mais rarement ardue, le livre ne se présente pas tant comme une recherche universitaire que comme une enquête (journalistique ou policière, selon l'intention de la critique) visant à éclaircir les relations véritables entretenues par le philosophe de Fribourg avec le national-socialisme. La question est d'importance vu l'influence considérable qu'a exercé l'auteur de *L'Être et le Temps* sur la pensée du XXe siècle, pratiquement tous courants confondus, des théologiens aux écologistes, de Sartre à Raymond Aron, de la France à la Californie (en la personne de Marcuse).

Jusque là, la version officielle était celle d'un « flirt » temporaire, un accident de parcours, une « grosse bêtise » selon les termes de Heidegger. La thèse convenue ne relevait que les dix mois du rectorat à l'Université de Fribourg, accepté par responsabilité morale (1933-1934), puis sa démission suivie d'une dizaine d'années de mise à l'écart. On évacuait habituellement l'appartenance au parti nazi, divers discours ou textes plutôt dérangeants et surtout le silence hautain de l'après-guerre, le refus constant de condamner l'horreur dont le monde connaissait désormais l'étendue.

Victor Farias, universitaire chilien enseignant en Allemagne, montre que la réalité fut tout autre : Heidegger, partisan du courant nazi le plus radical,

paya ses cotisations au parti jusqu'en 1945. Il afficha un constant activisme en vue de transformer l'université allemande dans le sens de ses vues et de la « révolution » en cours et n'hésita pas à user des viles armes de la délation. Des années de formation à la mort, Heidegger a sacrifié à une idéologie ultranationaliste et raciste. Pire, la philosophie même de Heidegger ne fonctionnerait pas sans l'affirmation radicale, ontologique, de la supériorité du peuple, de la langue et de l'esprit allemands.

Doit-on sans réserves et sans distances accepter l'argumentation minutieusement distillée au long de ces quelques trois cents pages ? Une lecture honnête appelle deux observations : l'ensemble des éléments rapportés n'est pas véritablement nouveau et, dès les années soixante, différents ouvrages en avaient révélé l'essentiel, en un réseau certes bien plus limité. La méthodologie de Farias, d'autre part, n'est pas un modèle de rigueur : imprécision des sources et de leur utilisation, présentation des documents, reconstructions sommaires et parfois arbitraires, interprétations partiales. Bref, l'ouvrage répond à une attitude passionnée, voire partisane, qui amoindrit non son impact mais sa crédibilité aux yeux de certains.

Farias défend une thèse et entend l'illustrer vigoureusement. Soit. Mais le scandale n'est pas de cette thèse. Les faits sont les faits et les textes ont été écrits (dont, pour ne citer qu'un seul exemple, la phrase de 1952 (!) louant « la vérité interne et la grandeur du national-socialisme »). Le scandale est que cette thèse soit jugée scandaleuse et que la parution du livre, au jour d'aujourd'hui, ait suscité une levée de boucliers et un débat dont l'intensité est révélatrice de la conscience de l'intelligentsia européenne en regard du

nazisme et de la barbarie concentrationnaire, ténèbres de l'histoire du XXe siècle et de l'humanité. La place nous manque ici pour recenser articles et publications et rendre compte des procédés rhétoriques et polémiques cherchant, à coup d'arguties et d'érudition, à séparer l'homme du penseur et l'engagement politique de la pensée philosophique afin de blanchir cette dernière.

Nous ne ferons que poser deux questions. À la première, la raison de cette résistance à reconnaître l'infamie scandaleuse, la réponse peut évoquer la réticence de la nature humaine à brûler les dieux qu'elle a adorés. Se dresse alors la seconde question, cruciale : non pas pourquoi Heidegger a-t-il été érigé à ce rang quasi-divin de philosophe du siècle mais comment l'Occident a-t-il pu, en connaissance de cause, sacrifier à cette idolâtrie intellectuelle ? Il faut à ce stade analyser la pensée heideggerienne, ce système global, totalitaire, qui, axé sur la recherche de l'Être en-dehors de l'histoire des étants, offre le confort absolu d'une gnose sans Dieu, sans responsabilité (ce dont Heidegger donne un exemple direct), la jouissance d'une spiritualité sans devoir envers autrui. Notre siècle ivre de nihilisme ne pouvait qu'adopter un système si gratifiant alors que l'histoire lui prouvait la stérilité et l'effondrement des grandes idéologies.

C'est en raison d'un constat et d'un désarroi similaires qu'avec urgence et ferveur, une pensée authentiquement humaine (puissant notamment à la source judéo-chrétienne) se doit d'abandonner les illusoire idéaux d'un « Berger de l'Être » (formule-clé de Heidegger) pour travailler à retracer l'unique figure réellement libre et digne-ment fraternelle, celle d'un « Berger de l'Autre ». ■

Alexis Nous

références

José A. Prades, *Persistence et métamorphose du sacré*, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », PUF, Paris, 1987 ; 336 pages.

Victor Farias, *Heidegger et le nazisme*, Éditions Verdier, 1987.

Agota Kristof, *Le grand Cahier* et *La preuve*, Points roman et Seuil, 1986 et 1988.

dépêches

Célébrer le centenaire de la **paroisse de l'Immaculée-Conception**, au coin des rues Rachel et Papineau à Montréal, c'est évoquer un volet essentiel de l'aventure des Jésuites au Québec. Dès 1876, on entreprit la construction d'une église... sans la terminer, faute de fonds suffisants. Puis, en 1883, lorsque les Jésuites ont décidé d'établir une école universitaire de philosophie et de théologie pour leurs étudiants, on associa le projet à la reprise de la paroisse. Par la suite, paroisse et scolasticat vivront heureusement ensemble jusqu'en 1968. Plusieurs initiatives de pointe naîtront de cette association, dont le Centre des Loisirs, la revue *Ma paroisse* (qui deviendra *L'actualité*), l'imprimerie du Messager (qui a donné naissance aux Éditions Bellarmin), l'École Sociale Populaire (qui deviendra plus tard le Centre Justice et foi). Nous saluons avec reconnaissance la paroisse, à qui les Jésuites d'ici doivent une bonne part de leur engagement social.

Lors de sa visite annuelle à la **Communauté catholique cambodgienne de Montréal**, S.E. Mgr Yves Ramousse, ancien Vicaire Apostolique de Phnom-Penh et responsable du Bureau pour la Promotion de l'Apostolat parmi les Cambodgiens, a rappelé que tout le clergé du Cambodge, sept Cambodgiens et sept Français, membres des Missions Étrangères de Paris, a péri sous le régime de Pol Pot, (1975-79). Il ne subsiste que de tout petits îlots de catholiques au Cambodge même. L'Église cambodgienne est donc, essentiellement, une Église de la diaspora.

« **Nica-Vigie** » et « **Hondu-Vigie** » : tels sont les noms évocateurs des bulletins d'information produits par les membres de deux groupes de travail du Comité chrétien pour les droits humains en Amérique latine (CCDHAL). Comme la vigie chargée de surveiller le large, ces bulletins sont à l'affût des nouvelles en provenance du Nicaragua et attentifs au sort des Honduriens dont le pays est occupé par deux armées étrangères. Ce sont des initiatives de bénévoles du CCDHAL et on ne peut que souhaiter que d'autres personnes contribuent à l'apparition de bulletins semblables qui pourraient avoir nom : Pérou-Vigie, Chili-Vigie, Salva-Vigie, Boli-Vigie, Colom-Vigie, Brési-Vigie, etc... On peut recevoir ces deux bulletins en s'abonnant à « **Caminando** », bulletin principal du Comité chrétien, qui paraît cinq fois l'an. (CCDHAL 25 Jarry ouest, Montréal, Qc, H2P 1S6, tél. : 387-2541)

Le bimestriel **Parabole**, publié par la Société catholique de la Bible (SOCABI), célèbre cette année son dixième anniversaire. Depuis septembre 1978, 180 collaborateurs et collaboratrices ont partagé avec les 20 000 abonnés le

fruit de leurs recherches bibliques. Afin de rendre la Parole de Dieu accessible à un public de plus en plus ouvert aux réalités bibliques, la revue se veut attentive aux préoccupations sociales et religieuses de la communauté chrétienne d'ici. Résolument tourné vers une perspective libératrice, *Parabole* a permis et veut continuer d'interroger les textes bibliques et d'y chercher un éclairage particulier sur des thèmes comme la peine de mort, la guerre et la paix, l'Apocalypse, l'argent, etc. *Parabole* célèbre ses dix ans et espère fêter un jour ses vingt ans ! Pour s'abonner, il suffit d'en faire la demande à SOCABI 7400 boul. St-Laurent #519, Montréal, Qc, H2R 2Y1, tél. : (514) 274-4381.

Un court métrage vidéo intitulé « **L'enfant aux goélands** » a été réalisé par Daniel Leblond, d'après un conte de Denis Veilleux. Cette production tournée à l'île aux Coudres se veut une réflexion à la fois humaine et spirituelle sur la croissance et la prise de contact avec la réalité qui vous entoure. Pour plus d'information, contacter Daniel Leblond au 514 - 523-2955.

L'Association canadienne des périodiques catholiques saluait récemment les 100 ans d'existence de **Pastorale Québec**. Revue diocésaine remarquable pour la qualité et la variété de ses articles, *Pastorale Québec* rejoint de nombreux abonnés en dehors du diocèse de Québec. Bravo à l'équipe actuelle, nouvellement dirigée par monsieur Michel Latulippe, qui sait garder jeune et pleine de vigueur cette vénérable centenaire ! On peut s'abonner en s'adressant au 1073 boul. Saint-Cyrille ouest, Québec G1S 4R5, tél. : 418 - 688-1211.

Un réseau d'échanges ne suffit pas à faire progresser l'action communautaire dans le mouvement écologique : c'est l'avis des participants au récent colloque « Parlons d'écologie sociale ». Un **institut d'écologie sociale** conviendrait mieux aux groupes qui éprouvent un grand besoin de rassembler l'information tant pour approfondir leur connaissance des questions environnementales que pour faire progresser les pratiques alternatives. Ce choix corrobore les propos de J.-G. Vaillancourt dans nos pages (*Relations*, déc. 1987) : les groupes écologiques du Québec ont tendance, au delà des protestations parfois nécessaires, à s'engager dans l'action en s'appuyant sur des études sérieuses et en proposant un nouveau projet de société. (Source : *Au fil des événements*, U. Laval, mai 1988 - Rens. : L. Doucet, École de service social, U. Laval, Ste-Foy, G1K 7P4)

CHEZ BELLARMIN

des lectures pour tous les goûts, l'été durant

Mères célibataires au contact des Soeurs de Miséricorde

par André Beauchamp
93 pages - 6,00 \$
Une question toujours d'actualité, quoi qu'on
en pense.

L'aile brisée

par Nicole Proulx
500 pages - 24,00 \$
Un roman percutant.

Repères pour demain

par Julien Harvey et André Beauchamp
157 pages - 11,95 \$
Des clés essentielles pour comprendre
l'environnement.

Les vieux m'ont conté, #26, #27

par Germain Lemieux
Tome 26 - 321 pages - 24,00 \$
Tome 27 - 26,00 \$
Le trésor de la tradition orale.

Entre le fleuve et l'infini

par Andrée Pilon Quiviger
187 pages - 12,00 \$
Un regard percutant sur la vie monastique
féminine.

L'expérience et l'expression : essai sur la pensée de Maurice Merleau-Ponty

par Maurice Rainville
133 pages - 15,00 \$
Aux sources de la pensée de Merleau-Ponty

Une femme, mille enfants

par Madeleine Des Rivières
271 pages - 22,95 \$
Une biographie captivante.

La foi en quête de cohérence

par Louis Roy
150 pages - 14,00 \$
L'articulation de la foi dans la modernité.

Un chemin d'espérance avec Marie

par cardinal Eduardo Pironio
92 pages - 6,00 \$
En l'année mariale, une méditation sur Marie à
partir de l'espérance des pauvres.

L'Africain et le missionnaire

par Lucien Laverdière
608 pages - 30,00 \$
Le missionnaire colonisateur perçu par
l'Africain.

Lettres à Louis-Pierre

par Johanne David
62 pages - 6,00 \$
Un témoignage d'espoir à l'égard des
handicapés.

Vatican II : Bilan et perspectives, 25 ans après

sous la direction de René Latourelle, s.j.
1746 pages - 3 tomes avec coffret - 70,00 \$
L'actualité du concile Vatican II.



Éditions Bellarmin

8100, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) Canada
H2P 2L9 — Tél.: (514) 387-2541

relations

juillet-août 1988 2,50 \$ no 542

SOMMAIRE

face à l'actualité 163

Mensonge acide ? (J.H.) – Désertier pour la paix (G.T. et F.T.) – La part du lion (H.S.) – Plaidoyer pour les petits (C.B.)

dossier 167

Fernand Jutras	Mon pays, c'est ...	168
Jean-Claude Marsan	Montréal 1992 ... l'été	169
André Beauchamp	L'été comme sa maison	172
Francine Tardif	Cartes postales	173
François Morissette	Croire en ses chances	175
Richard Dubois	L'été en ville	176
André Beauchamp	Le repos de Dieu	179
Albert Beaudry	Quand je me fais la lecture	181

à deux voix/dépêches 186/190

article 183

Seymour Melman	Économie de guerre, économie de paix	183
----------------	-----------------------------------------	-----

lectures 187

Conception de la page couverture : Anik Lafrenière. Photographie : Paul Hamel.

NOTRE PROCHAINE SOIRÉE RELATIONS

Pour renseignements, écrire ou téléphoner à Francine Tardif (ou Pauline Roy) : 387-2541.

Surveiller l'annonce qui paraît dans *Le Devoir*, le jour même de la rencontre.

Le lundi 18 septembre 1988, de 19h30 à 22h00, à la Maison Bellarmin
25 Jarry ouest (métro Jarry). L'entrée est gratuite.